

On attend le printemps
depuis 1977

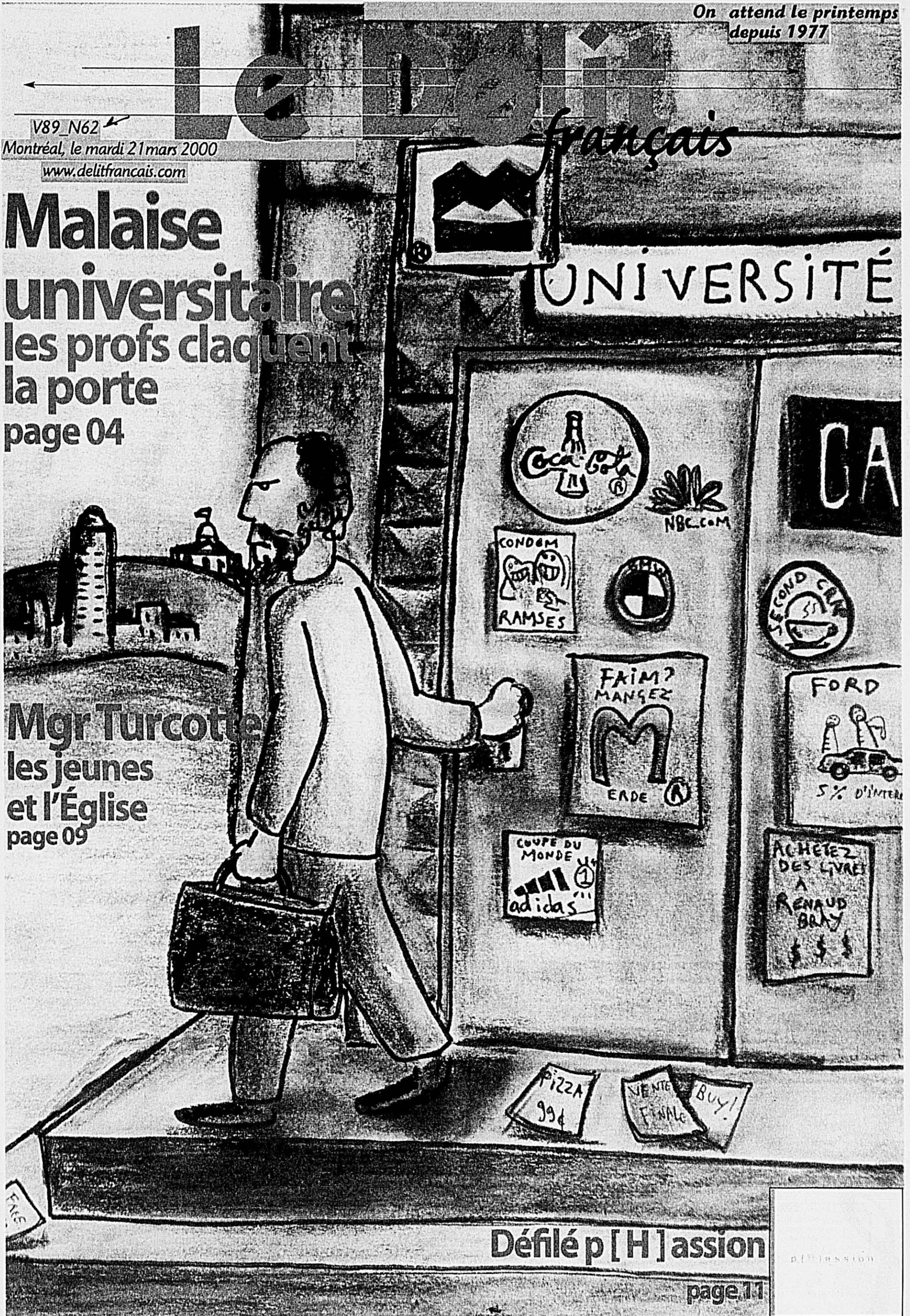
V89_N62

Montréal, le mardi 21 mars 2000

www.delitfrancais.com

Malaise universitaire les profs claquent la porte page 04

Mgr Turcotte
les jeunes
et l'Église
page 09



Défilé p [H] assion

page 11

DIFFUSION

McGill Student Aid

Having financial problems getting through this semester? Are you budgeting your money and still coming up short for essentials? Why not contact the McGill Student Aid Centre, at its new location in the William & Mary Brown Student Services Building, and see if we can help. We can offer the following services:

**budget/financial counselling
government student loan expertise
McGill loans and bursaries
SSMU Bursaries (undergraduate)**

Who needs to be worrying about money when you have papers and exams to complete? Call **398-6013** today, or drop by our office to set up an appointment with one of our counsellors.

**Blouin-MacBain Student Aid Centre
William & Mary Brown Student Services Building**



www.delitfrancais.com

Chez
Internet Direct
rien ne bat nos
services sauf...

...nos **tarifs!**



Maintenant membre
de la famille

look

Adhérez dès aujourd'hui et ne payez que pour votre premier mois d'accès Internet!

Vous cherchez toujours un fournisseur de services Internet?

Si c'est le cas, c'est Internet Direct qu'il vous faut! Pour seulement 1 \$, vous profiterez d'un premier mois d'accès Internet illimité... et ce n'est pas tout!

Branchez-vous... vite et bien!

Que vous soyez internaute néophyte ou surfeur de longue date, Internet Direct vous ira comme un gant! Vous craignez de ne pas pouvoir brancher votre ordinateur à Internet? Dans ce cas, confiez-nous la tâche; si nous ne réussissons pas, vous ne payez pas un sou.

Soyez toujours connecté (aucun signal d'occupation garanti à 99,6 %)

Chez Internet Direct, nous vous garantissons une connexion à tout coup. Pas de

recomposition, pas d'attente, pas de problème!

Chez nous, vous en aurez pour votre argent (100 logiciels Internet GRATUITS!)

Osez comparer : Internet Direct vous propose des plans d'accès flexibles, aucuns frais d'installation, un soutien technique sans pareil et 100 logiciels Internet GRATUITS. Une offre imbattable!

Garantie de remboursement à 100 %

Nous comblerons TOUS vos besoins en matière d'Internet : demandez-le à nos plus de 145 000 clients satisfaits. Essayez-nous; si vous changez d'idée dans les 14 jours suivant votre adhésion, nous vous rembourserons le plein montant versé. Un point, c'est tout!

3 PLANS FLEXIBLES POUR RÉPONDRE À VOS BESOINS

FLEX LITE - 20
20 heures d'accès Internet
1 adresse électronique
Aucuns frais d'installation
SEULEMENT **11,95 \$**
par mois!

FLEX LITE - 40
40 heures d'accès Internet
1 adresse électronique
2 Mo pour héberger votre site
Aucuns frais d'installation
SEULEMENT **13,95 \$**
par mois!

ACCÈS ILLIMITÉ
Accès Internet illimité
2 adresses électroniques
5 Mo pour héberger votre site
Aucuns frais d'installation
SEULEMENT **21,95 \$**
par mois!

look Internet Direct

Appelez-nous sans tarder!
(514) 281-7500

www.supernet.ca/loonie ou visitez-nous au 2055, rue Peel, bureau 700, Montréal

L'offre spéciale d'accès à 1 \$ est valable uniquement dans le cas d'un nouvel abonnement mensuel à accès illimité. Notre politique d'absence de signal d'occupation à 99,6 % est fonction directe de l'état du réseau de Internet Direct. Tous les abonnés de Internet Direct sont liés par les modalités et conditions du fournisseur. Les tarifs peuvent varier d'une province à l'autre et y sont assujettis à toutes taxes applicables. La présente offre ne peut être combinée à aucune autre offre et peut prendre fin sans préavis.

(courrier)

L'article de François Caron sur la NSA (National Security Agency) était de fort mauvais goût, et faisait inutilement de la propagande à travers des informations biaisées tout en donnant une importance majeure à des informations qui ne sont que banales.

Quand M. Caron affirme pouvoir trouver des numéros de cartes «Interac» de Québécois, il ne semble pas comprendre l'insignifiance qu'a un numéro de carte de guichet sans NIP ni même bande magnétique. Laissons-lui encore une chance, peut-être parlait-il de cartes de crédit. Encore une fois, ces renseignements ne servent à rien. Un numéro de carte de crédit est presque public. Tous les marchands avec qui vous faites affaire détiennent ces informations. Même Visa et Mastercard ne changent pas un numéro de carte ni ne la déclarent volée après que son numéro ait été publicisé, même avec le nom du détenteur et la date d'expiration. Avis aux intéressés, je vends le mien pour 5\$. Les détenteurs de cartes de crédit sont assurés contre ce genre de fraude; vous achetez un ordinateur avec ma carte, il ne m'en coûte pas un sou.

Autre point important, la NSA fut fondée en 1952 et non en 1949 comme le disait l'article.

Même la NSA rêverait d'avoir des sources comme celles de M. Caron, quand il se permet de dévoiler certains de ses secrets les mieux gardés. La NSA n'a jamais de toute son histoire divulgué le nombre d'employés ni son budget pour d'évidentes raisons de sécurité. Seule la somme des budgets des treize agences d'intelligences américaines combinées (FBI, CIA, toutes les branches de l'armée, etc.) dont la NSA n'est donc qu'une partie, est connue et se chiffre à environ 27 milliards de dollars en 1997 et 1998, ce qui n'est pas énorme quand on connaît l'importance de l'armée américaine.

De plus, que «[la NSA] mémorise plus de mille milliards de bits par matinée» semble affoler M. Caron. D'une manière plus compréhensible, ce nombre ne correspond qu'à 126 Gigaoctets (ou gigabytes), quand un ordinateur personnel peut de nos jours facilement en sauvegarder 10 ou 15. C'est encore moins alarmant quand on sait que la majorité de ces données doivent être des signaux audio qui sont très gourmands en données. Chanceux est François Caron, qui semble se sentir bien visé par cet espionnage, d'avoir la chance de se cacher de «Big Brother». Eh oui, les Américains ne peuvent être espionnés par la NSA, selon le 4^{ème} amendement de la constitution américaine, et ce, peut importe où ils se trouvent dans le monde. M. Caron pourrait donc faire une demande de citoyenneté américaine et se cacher derrière l'Oncle Sam lui-même.

Chandi Bernier
Étudiant au college de Bois-de-Boulogne

(réponse)

Chandi,

Ton courrier a le mérite de soulever le fait que je n'ai pas mentionné mes sources dans mon article.

Pour ce qui est de la fondation de la NSA et des chiffres énoncés, ceux-ci proviennent du *Monde* ainsi que du rapport de l'Union européenne sur l'espionnage électronique, disponible sur Europarl, eux-mêmes se fondant sur des documents internes du Pentagone.

Je crois volontiers que les systèmes de cartes canadiens sont protégés, mais je puis aussi te dire que ce n'est pas toujours le cas en Europe et que cela a posé problème à de multiples reprises par le passé.

Pour l'aspect quantitatif des données stockées par la NSA, il peut en effet paraître dérisoire, mais c'est surtout son aspect «maintien du secret pendant trente ans» que je voulais dénoncer.

Mon article se voulait simplement informatif pour les personnes ignorant quelque peu le monde de l'informatique, et je déplore que tu l'aies trouvé de mauvais goût car ce n'était pas le but premier.

Enfin, plusieurs internautes, au nom de la loi de liberté à l'information (Freedom Of Information Act) sous-jacente au 4^{ème} amendement, ont demandé des copies de documents à la NSA, qu'ils ont reçus avec 90 p. cent du contenu effacé au marqueur... d'où mes réticences à devenir américain, surtout que je ne parle pas très bien anglais, alors!

François Caron

Société de publications du Daily (SPD)

Rencontre générale spéciale (RGS)

Jeu 30 mars, 2000 @ 16h00

Endroit: À être annoncé

Les élections des membres du conseil d'administration de la DPS seront tenues lors de l'assemblée spéciale

La période de candidature est prolongée jusqu'au 23 mars

Les candidatures pour le poste de directeur des élections et pour le conseil juridique sont aussi acceptées durant la même période. Les formulaires de candidature sont disponibles au bureau de la publicité du Daily/Délit, salle B-07, bâtiment Shatner. Soyez attentifs pour les prochaines annonces.

Pour plus d'information, contactez:

John Godfrey, directeur des élections, SPD, au
398-6790 ou 398-6784

**La FrancoFête
est au Café
Saravejo mardi
le 21 mars**

**Thomas Hellman
et son band
chanteront du
québécois, du
français et une
sélection de leurs
compositions**

**Entrée gratuite
2080 rue Clark
17h00 à 19h00**

Éditorial

Éditorial

Majorité minoritaire

par isabelle gagné

Années 60. Pas si «tranquilles» qu'on le dit depuis: une poignée de millions de Canadiens français en profitent pour devenir Québécois. Et la minorité de devenir «Maîtres chez nous», majorité dans son enclave. Pendant ce temps, les Anglophones du Québec demeurent Canadiens, encore en majorité d'un océan à l'autre. La minorité devient majorité chez elle, et du coup rend ses anglophones minoritaires.

Début 2000. Les représentants de la majorité (qui devient minoritaire selon qu'on y regarde de l'ouest ou de l'est) planifie, fonctionnarise, sommette, états-généralise. Dit qu'elle n'est pas au pouvoir pour rien, qu'elle va référeder, et le Québec entier avec. C'est qu'il y en a marre de couper; on l'a prouvé, on est fiable, donnez-nous les clés, cochez oui qu'on en finisse.

Et quand ça sera «finisse», on se vengera, collectivement. Du rapatriement, de Meech, des Patriotes, et peut-être de la Conquête. «Reconquêterons» l'ouest de l'île et rebaptiserons Hull. Les Anglais parleront français dans les Caisses populaires et les fonctionnaires, français à Westmount. Le Québec sera unilingue... dans les documents, sur les affiches, sur les bancs d'école. Et surtout, dans la tête grise des élus péquistes. Car les rues de Montréal chanteront encore 186 langues tandis que la garnison perdra son reste de touffe grise à tenter de faire appliquer ses lois: «C'est pas fwere jack, c'est Frère Jacques, sacrament».

Orthodoxie péquiste

Lucien Bouchard a beau faire partie du club des éminences grises, il est un nouveau venu au PQ, presque un «outsider». Duceppe a obtenu un vote de confiance de 87 p. cent lors du congrès du Bloc québécois; la marche est haute pour Bouchard. S'il ne veut pas perdre la face, il doit conserver l'appui des purs et durs du parti.

Et les purs et durs veulent... du pur et du dur. Les militants

péquistes de cinq régions, réunis à Montréal-Centre il y a une semaine, ont rejeté l'option Lisée à 22 voix contre 2. Tant pis si les Péquistes n'ont pas encore eu le temps de finir la brique de Lisée (car ils travaillent fort, les Péquistes, afin de se payer un nouveau référendum), pas question que le prochain référendum traite d'autre chose que de souveraineté. Pas question qu'on discute de l'idée avant de la mettre au bûcher, puisqu'elle déroge à l'orthodoxie péquiste.

L'alternative proposée par les militants, et qui servira de table de fonds au congrès de mai prochain: abolir la loi 86 (qui amoindrit considérablement la loi 101), éliminer le bilinguisme dans la fonction publique, prolonger l'enseignement obligatoire en français jusqu'au cégep pour les immigrants. C'est d'un Québec intégralement français qu'ils rêvent.

De la célèbre phrase de Robespierre, les péquistes ont adapté leur maxime: «La paranoïa est à l'ordre du jour».

L'Irréductible péquiste le fait, apparemment, pour notre bien... Les têtes grises du PQ devraient prendre leur vendredi après-midi «off».

S'asseoir dans un abribus et regarder les gens, puisqu'ils prétendent parler en leur nom. Ils verraient, si la

vitre n'est pas trop sale, une foule cosmopolite. Ils n'en verraient pas tellement, des Anglais avaleurs de ressources; pas tellement, des Canadiens français ouvriers exploités par les Anglo. Par contre, stationnés à Berri-UQAM, ils verraient les francophones prendre la direction Honoré-Beaugrand et les anglophones, Angrignon. Et si, après leur vendredi «off», ils retournaient vraiment au travail, c'est peut-être de cette ligne imaginaire qu'ils devraient s'inquiéter. De la division, car ils ne peuvent espérer bâtir une vraie nation si ses fondations se justifient sur des bases exclusives. Pas moyen de gagner de référendum, pas moyen de bâtir un Québec nouveau, pas moyen d'oublier les vieux fantômes. ☉



Le Délit français

Le Délit français est publié par la Société de publications du Daily. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms Inc.

Le Délit est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse universitaire indépendante du Québec (PUIQ).

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

Le Délit français

rédacteur en chef

Julien Laplante

direction@delitfrancais.com

chef de pupitre, nouvelles

Isabelle Gagné

nouvelles@delitfrancais.com

chef de pupitre, culture

Julie Rouleau

culture@delitfrancais.com

assistante à la rédaction

Véronique Mistycki

coordonnateur de la mise en pages

Jonathan Arès

coordonnateurs de la photographie

Mélissa Martin

Bartek Komorowski

coordonnateur des illustrations

Michel Hellman

coordonnatrice du site internet

François Caron

collaboration

Gabrielle Blanchout

Odile Bourbigot

Véronique Chelin

Évangéline Faucher

Céline Furi

Dan Israel

Caroline Laroche

Aude Maltais

Verki Michael Tumteng

Katherine Williams

Alex Wintreberg

Le McGill Daily

coordination à la rédaction

Jason Chow

gérance

Marian Schrier

assistance à la gérance

Pierre Crowley

publicité

Sasha Deschênes

Boris Shedov

photocomposition et

publicité

Cameron Campbell

L'usage du masculin dans les pages du Délit français vise simplement à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

www.delitfrancais.com

courrier@delitfrancais.com

3480 McTavish, bur. B-03
Montréal, Québec, H3A
1X9
Téléphone: (514) 398-6784
Télécopieur: (514) 398-8318

PUBLICITÉ
Téléphone: (514) 398-6790
(514) 398-8318

Venez faire le ménage avec l'équipe du Délit. Réunions tous les mardis, 17h30, Shatner B03



Cette semaine *Véronique* se prend pour une columnist **Le déclin de McGill**

par véronique chelin, collaboration de nicholas bellerose

Des étudiants de partout à travers le monde viennent à McGill pour sa réputation et la richesse de son histoire... Mais sera-t-elle toujours l'institution par excellence au Canada? Ce statut pourrait bientôt appartenir au passé, car il est clair que la qualité de l'éducation qu'on y reçoit décline dangereusement. En fait, il n'est pas exagéré de dire que McGill est en situation de crise profonde.

La récente controverse entourant le départ probable du Professeur d'histoire américaine Jeffrey Kuhner pour un journal de Chicago illustre parfaitement le déclin de l'éducation à McGill. En plus du sous-financement des bibliothèques et des classes énormes, l'Université ne se contente maintenant que d'un nombre minimal de professeurs. L'année prochaine, il n'y aura plus que deux professeurs pour l'histoire américaine, ce qui est évidemment insuffisant. Cette situation n'est qu'un petit exemple isolé de ce qui se passe à plus grande échelle.

Les reproches sont adressés aux gouvernements fédéral et provincial à propos des nombreuses coupures, mais ces graves problèmes financiers ne représentent qu'une facette du problème. L'aspect majeur, aggravant la situation dans ce contexte critique, est que McGill semble progressivement oublier sa mission première: atteindre l'excellence et répondre aux besoins des étudiants. Mais les étudiants ont également une grande responsabilité, celle d'être conscients d'abord, mais surtout de manifester leur indignation et d'exiger le niveau d'éducation qu'ils méritent.

Le Professeur Kuhner, l'un des enseignants les plus passionnés et inspirants selon les dires enflammés de ses étudiants, se sent très concerné par ce qui se passe à McGill. «Les coupures saignent l'Université à blanc», dit-il en avouant qu'un grand nombre d'étudiants sont venus lui confier leur inquiétude quant à la qualité de l'éducation. M. Hudson Meadwell, directeur du département de Sciences Politiques, partage ce sentiment et croit que les coupures «rendent le travail des professeurs beaucoup plus difficile» et la conséquence directe est «une éducation moins bonne qu'elle ne pourrait l'être».

Selon M. Kuhner, «l'ultime projet de l'Université est d'éduquer les futurs leaders du pays» et cette mission est «à la base de la démocratie». Une éducation de haute qualité devrait être la priorité de l'institution et les étudiants doivent l'exiger. C'est ce qui a fait la force de McGill jusqu'au début des années 90. Comme il tient à le préciser: «depuis la Deuxième Guerre mondiale, l'élite politique, culturelle et économique du pays vient majoritairement de McGill». Il est donc très inquiétant de constater que, dans ce contexte difficile, «McGill a sacrifié son engagement à atteindre l'excellence».

Après deux années passées à McGill, M. Kuhner estime que «la grande force de cette Université est qu'elle a les meilleurs étudiants de l'Amérique du Nord; des étudiants cosmopolites, intelligents et sérieux». Le Professeur Yarema G. Kelebay, de la faculté d'Éducation, appuie ces dires et qualifie McGill de «Harvard du nord»!

Le corps étudiant doit donc se rendre compte de son caractère unique, en être fier, et ainsi tout tenter pour que soit préservée la réputation de McGill. L'attitude «j'ai mon diplôme et je m'en vais» n'est pas acceptable dans un tel contexte.

L'incroyable support qu'a reçu M. Kuhner, par les nombreuses lettres et même une pétition remise au principal Bernard Shapiro, montre que les étudiants commencent à réagir au problème. M. Kuhner croit qu'un tel support est une manifestation évidente de la frustration des étudiants. «Ils se sentent négligés», dit-il.

M. Kelebay croit sincèrement que les étudiants doivent adopter une attitude beaucoup plus active «comme dans les années 60», dit-il avec un sourire. Selon lui, «toute génération d'étudiants qui articule ses besoins pour l'amélioration de l'éducation se rend un grand service, ainsi qu'à l'institution». Il ajoute en s'adressant aux étudiants: «Vous êtes les citoyens de cette Université, vous vous devez donc d'y participer».

Ainsi, le facteur le plus important, le seul qui puisse sauver McGill de son déclin, est la volonté d'y arriver. Ce «will power», comme le dit M. Kuhner, doit venir des étudiants, des professeurs et de l'administration, mais en particulier des étudiants. Il est impératif de remettre l'enseignement au premier plan afin de retrouver ce niveau de qualité auquel les étudiants ont droit.

Concernant son départ possible, M. Kuhner tient à préciser l'absence de toute animosité entre lui et l'administration. «L'administration ne me maltraite pas, je ne faisais que remplacer à court terme un autre professeur», dit-il. Il ajoute cependant: «Rien ne me rendrait plus heureux que de rester à McGill et d'y enseigner pour le reste de ma vie». La gloire et la fortune n'ont aucune importance pour lui. Avec passion il déclare: «La qualité de mes étudiants est ce qui me rend le plus fier, et la satisfaction d'avoir leur attention; il n'y a pas de prix à ça!».

Il est essentiel que McGill continue à attirer des professeurs aussi intègres. C'est ce que les étudiants cherchent et méritent. Les étudiants doivent s'inspirer de la détermination et de l'idéalisme de M. Kuhner, afin que McGill redevienne pour longtemps la meilleure université au Canada. ☉

UN PROFESSEUR DE L'UEM DÉMISSIONNE

Trop de pub!

par julien laplante

Les panneaux Zoom Média viennent de faire leur première victime. Devant la complaisance de l'administration de l'Université de Montréal face à la publicité dans les universités, le professeur Thomas Ingersoll vient de remettre sa démission.

«La publicité réduit ma dignité en tant que professeur» s'exclame d'entrée de jeu le professeur. Celui-ci fera bientôt ses adieux à ses étudiants pour protester contre la présence envahissante de la publicité dans les couloirs universitaires.

L'Université de Montréal a présentement un contrat d'exclusivité avec Pepsi, de même qu'avec Zoom Média. Ce dernier a rapporté 100 000 dollars l'année dernière à l'UdeM, en retour de 700 espaces publicitaires dans les toilettes et les couloirs.

M. Ingersoll avait pourtant trouvé une manière d'utiliser la publicité à bon escient. «J'utilise l'exemple de la publicité dans les couloirs à l'occasion de mes cours sur l'histoire des États-Unis afin de démontrer la capacité du système capitaliste de s'infiltrer partout, dans tous les coins de vie», explique le professeur originaire de la Californie, qui compte y retourner afin d'y trouver un nouvel emploi.

Malheureusement pour M. Ingersoll, cette forme de protestation n'a pas été suffisante. C'est pourquoi il a pris la décision de démissionner, lui qui est pourtant «très apprécié» de ses collègues et étudiants, selon le directeur du département d'histoire Claude Morin. M. Morin se dit aussi très inquiet de la multiplication de la publicité sur le campus.

Le peu de protestation de la part de ses collègues et de ses étudiants n'a pas aidé la cause de M. Ingersoll. «Le syndicat et les représentants des étudiants ont protesté, mais ce n'est qu'une minorité qui est en colère» ajoute-t-il. Cette observation est d'ailleurs corroborée par Claude Breault, porte-parole de Zoom Média: «ce n'est qu'une minorité qui critique» soutient-il.

Le syndicat des professeurs de l'Université de Montréal ne s'est d'ailleurs pas prononcé sur la présence de la publicité à l'Université.

«Il y a une attitude de fatalisme chez les étudiants», déplore M. Ingersoll. «Étant donné que c'est la même chose ailleurs, ceux-ci croient que la même chose doit arriver ici.»

Il s'étonne pourtant que la publicité ne soulève pas plus de controverse dans les établissements universitaires. Selon M. Ingersoll, celle-ci irait à l'encontre même de la mission pédagogique des universités en la détournant à son profit. Le professeur croit que la publicité utilise la matière qu'il enseigne dans ses cours. «Délibérément et méthodiquement» insiste-t-il. «Certaines publicités font un lien direct avec mes exposés. Volkswagen est le pire cas: ils utilisent un langage spécifiquement destiné à stimuler l'étudiant en exploitant des thèmes prévus de mes lectures, par exemple le mot 'rebelle' », explique-t-il.

Selon M. Ingersoll, l'Université doit «créer une atmosphère sérieuse pour le projet éducatif, où les étudiants sont protégés des influences étrangères au projet éducatif».

Le professeur déplore aussi que la contribution du corps professoral au système universitaire québécois ne soit pas soulignée. La publicité prendrait ainsi la place des profes-

→ suite à la page suivante



PHOTO
BARTÉK BARTÉK KOMOROWSKI

Le professeur Jeffrey Kuhner dénonce l'apathie des étudiants

suite de la page 04

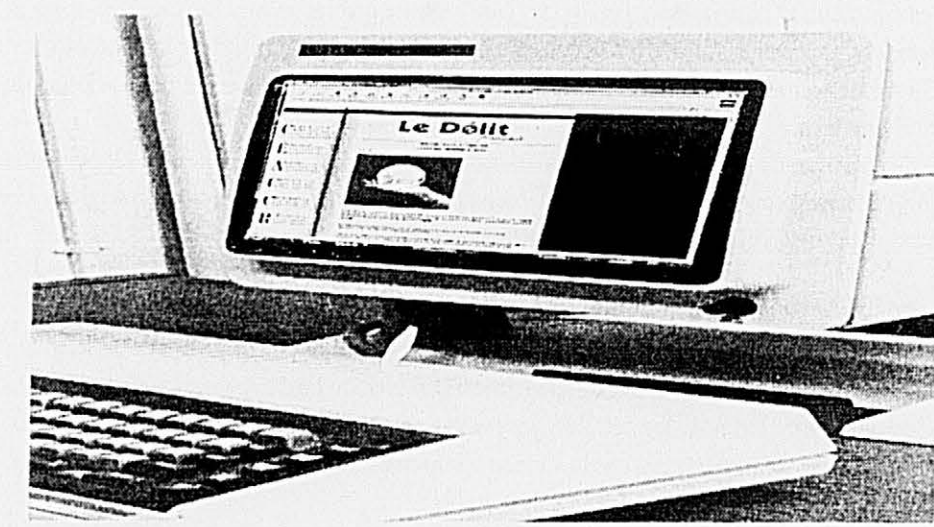
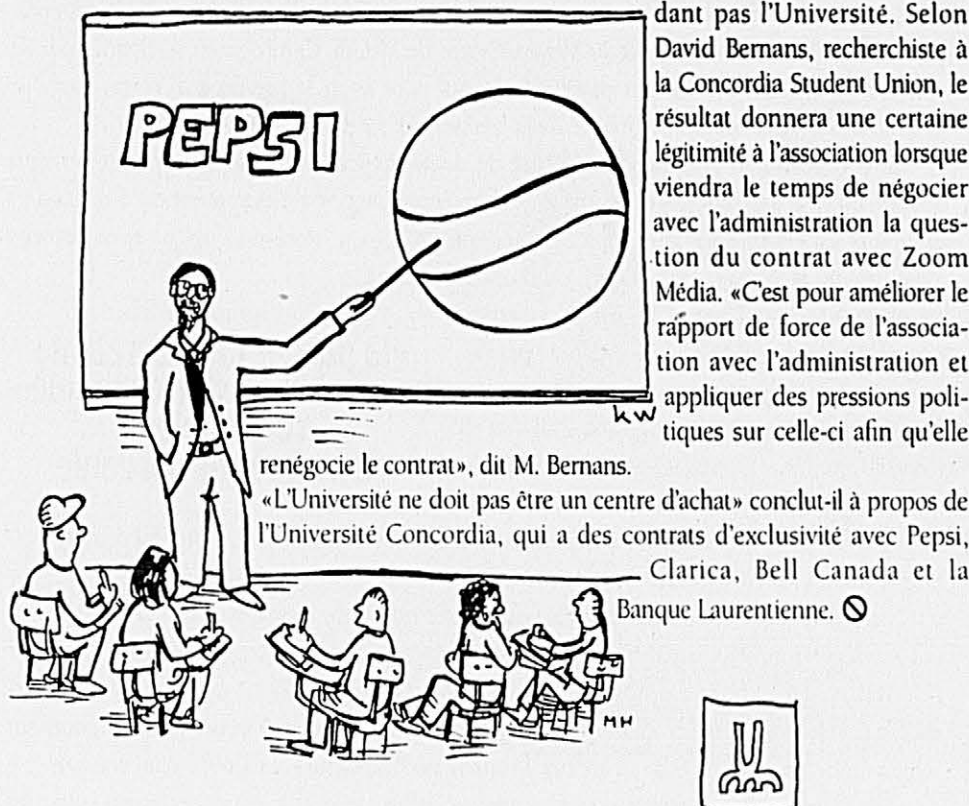
seurs. «Cela donne l'impression aux étudiants que ce sont les corporations qui sont responsables du financement de l'Université, alors que nous, les professeurs, faisons plus de contributions à l'Université, par exemple par le fait que nos salaires sont gelés».

M. Breault minimise la représentativité du geste de M. Ingersoll: «on considère que c'est une décision personnelle» dit le porte-parole de Zoom Média.

Zoom Média, qui a été la première compagnie à développer le concept, fait souvent l'objet de critiques quant à sa présence dans les universités, et ses panneaux sont fréquemment vandalisés. «On est souvent pointés du doigt parce qu'on est un média un peu spécifique, on est dans les toilettes», explique Claude Breault qui poursuit en disant que «ce n'est pas à Zoom Média de porter tout le débat autour de la publicité».

Il souligne que le professeur aura un choc aux États-Unis puisque la publicité est selon lui omniprésente sur les campus américains. Ce qui est faux selon M. Ingersoll. «C'est le mythe canadien que tout ce qui est mauvais vient des États-Unis».

L'association étudiante de l'Université Concordia tiendra quant à elle un référendum sur la question des affiches Zoom Média à la fin du mois. Le résultat du référendum ne liera cependant pas l'Université. Selon David Bernans, chercheur à la Concordia Student Union, le résultat donnera une certaine légitimité à l'association lorsque viendra le temps de négocier avec l'administration la question du contrat avec Zoom Média. «C'est pour améliorer le rapport de force de l'association avec l'administration et appliquer des pressions politiques sur celle-ci afin qu'elle



[courrier]

Un patrimoine à préserver

Nous sommes responsables, en tant que Québécois, de préserver le patrimoine amérindien. Trop souvent, nous avons pris pour acquis les cultures autochtones et leurs influences sur notre propre histoire. Leur art et leurs objets de culte ont souvent été volés ou achetés à des prix dérisoires pour orner les musées d'histoire naturelle en Europe ou aux États-Unis. Les objets, étant considérés comme simples curiosités, perdaient ainsi leur contexte ainsi que leur valeur individuelle. De nombreux collectionneurs privés possèdent à ce titre de nombreuses pièces non répertoriées qui sont alors perdues pour tous. Le moyen le plus efficace pour faire passer ce genre d'objets est la vente aux enchères. Ce soir, à l'Hôtel des Encans de Montréal, une pièce exceptionnelle va être mise en vente: il s'agit d'une vierge en bois, sculptée dans un seul tronc de pin. De taille presque humaine, elle est impressionnante et mystérieuse. Sous son socle sont gravés des signes amérindiens. Pourtant, si personne ne se mobilise, cette pièce risque de finir ses jours dans le salon d'un millionnaire américain. En effet, à 100 000 dollars (l'estimation minimum), il semble douteux que le musée McCord ou la nation huronne puissent trouver les fonds nécessaires.

Pendant des années, la culture des Amérindiens a été réprimée. Nous commençons seulement à noter sa richesse et son rôle important dans notre histoire et notre identité. Les autochtones essaient de faire renaître leur culture du trou dans lequel le gouvernement les a placés. Aidons-les. Pourquoi des millionnaires américains et des musées d'Europe peuvent-ils encore nous enlever ce qui est rare et cher à notre culture? Cessons le pillage culturel.

Michel Hellman, Histoire de l'art, U3 et Katherine Williams, Anthropologie, U2

...brèves

Les banques se retirent du programme fédéral de prêts étudiants

Les banques canadiennes, qui participaient depuis 1995 au programme fédéral de prêts étudiants, ont décidé de ne pas renouveler l'entente.

En 1995, les banques ont signé une entente avec le gouvernement fédéral pour l'administration fédérale du programme. Grâce à cette entente, les banques se voyaient donner un premium égal à 5 p. cent de la valeur totale de tous les prêts. En retour, celles-ci assuraient la gestion du plan.

Michael Conlon, le président de la Fédération canadienne des étudiant(e)s, a déclaré être satisfait de ce développement. «Les banques offraient un mauvais service aux étudiants et essayaient de faire des profits à partir d'un programme social», a-t-il mentionné.

-julien laplante

Réaction contre la brutalité policière

Plus de 300 manifestants sont descendus dans les rues de Montréal pour dénoncer la brutalité policière, dans le cadre de la Journée internationale contre la brutalité policière. La manifestation avait été organisée par les Citoyens et Citoyennes opposés à la brutalité policière (CCOBP) afin de protester contre la décision de ne pas porter d'accusation contre les deux policiers impliqués dans l'affaire Lizotte. Jean-Pierre Lizotte, un sans-abri de Montréal, avait été sauvagement battu par deux agents, et est mort des suites de ses blessures.

sures.

Le directeur du Service de police de la Communauté Urbaine de Montréal (SPCUM), Michel Sarrazin, n'a rien fait pour calmer les esprits plus tard dans la semaine. Il a annoncé la réintégration des policiers Pierre Bergeron et Louis Samson, qui avaient causé la mort du chauffeur de taxi Richard Barnabé.

Quelques vitrines ont été fracassées et des autos-patrouille endommagées lors de la démonstration. La marche s'est terminée dans les gaz lacrymogènes dans le quartier Centre-Sud. Une centaine de manifestants a été arrêtés.

-julien laplante

150 dollars de plus

Les étudiants de McGill pourraient payer 150 dollars par année à partir de l'année prochaine. Ces nouveaux frais d'administration serviraient entre autres à améliorer l'infrastructure technologique de l'Université. C'est ce que Luc Vinet et Morty Yalovski, deux vice-principaux de l'Université, ont annoncé lors du dernier conseil de l'AÉUM.

Selon le président de l'AÉUM, Andrew Tischler, «à la lumière du budget provincial de mardi dernier, [Vinet et Yalovski] ont décidé qu'ils auraient besoin de nouvelles façons d'amasser des fonds».

Les étudiants paient depuis l'année dernière 76 dollars de plus par année, avec possibilité de retrait, pour le McGill Student Fund. Pourtant, l'Université McGill dispose d'un fonds de dotation de 464 millions de dollars.

-McGill Daily

L'élection aux postes éditoriaux du *Délit français* se tiendra le 4 avril 2000. Les candidatures sont acceptées jusqu'au mardi 28 mars 2000, au local B-03 du pavillon Shatner. Il faut avoir collaboré à trois reprises au *Délit* au cours de l'année (articles, correction, mise en pages, illustrations, etc.) pour être éligible à une nomination et pour obtenir le droit de vote. Les postes disponibles sont les suivants:

- rédacteur en chef;
- chef de pupitre nouvelles - campus;
- chef de pupitre nouvelles - société et actualité
- chef de pupitre culture;
- coordonnateur de la mise en pages;
- coordonnateur du site Internet;
- coordonnateur des photographies.

French cancan

Mort aux mammouths!

par gabrielle blanchout

Parmi les nombreux chocs culturels auxquels nous, petits Français exilés dans le Grand Nord canadien, sommes confrontés, le premier et non le moindre est sans doute le système universitaire lui-même. L'importance de ce problème est bien évidemment liée au fait que nous sommes initialement censés être là pour y poursuivre des études - drôle d'expression d'ailleurs car elle sous-entend que nous sommes condamnés à ne jamais les rattraper.

L'ampleur du problème m'est apparue par un beau lundi matin où je suis arrivée en classe pour trouver six de mes camarades étudiants en train de jouer aux paysans du Tiers-monde, devant un amphithéâtre d'étudiants passionnés (mais légèrement hilares) et avec les encouragements du professeur, grand orchestrateur de cette représentation improvisée. Le tout en musique, avec projection de présentations Powerpoint depuis le portable du professeur, les assistants jouant les marchands portugais et les colonisateurs britanniques. Le but étant bien évidemment d'illustrer le propos du cours et de faire saisir aux étudiants l'impact de la colonisation européenne sur les pays colonisés.

Les Français parmi vous comprendront pourquoi je suis restée interloquée. Pour les Québécois, il faut que je vous explique.

L'Université en France est une institution vénérable et qui a pour vocation d'être vénérée. Si je raconte à mes professeurs de la Sorbonne ce qui s'est passé durant ce cours, c'est sûr qu'ils s'étrangleraient avec leurs nœuds de cravates et me rapatrieraient d'urgence en terra cognita. Ce genre d'activité s'apparenterait pour eux à une manifestation anarcho-révolutionnaire d'un système universitaire en déroute où l'on cherche à intéresser les étudiants à leur sujet d'études par des moyens relevant des techniques utilisées dans les jeux télévisés. En France, les étudiants doivent s'intéresser à la science pour la science. Tant pis si on en perd en route.

Mais l'écart qui sépare les mondes universitaires français et québécois est bien plus profond que cela. Le système universitaire français, basé sur le principe fondamental d'égalité qui conduit parfois malheureusement à la médiocrité, offre peu de liberté en comparaison de celui dont bénéficient les étudiants de McGill. Vous voulez faire des sciences politiques? Et bien vous faites des sciences politiques et les six cours obligatoires qui vont avec. Si vous avez un peu de chance, on vous laissera choisir une option. Le système de libre choix de son programme est inimaginable en France. Pourtant, il a à mon avis le mérite de produire des étudiants plus motivés. Logique, quand on a choisi ses cours, on est plus enclin à les suivre correctement et à en tirer la substantifique moelle.

Autre choc également pour moi: ici les professeurs ont des ordinateurs portables, des adresses électroniques et savent s'en servir. Un des plus gros problèmes avant mon départ était de trouver un directeur de recherche à la Sorbonne qui ait une adresse électronique (il y en a deux dans mon département)! Impensable à McGill. Ceci touche au problème plus large des universités françaises qui ne sont pas du tout équipées en matériel informatique. À côté des «computer labs» dont on dispose ici, on en est encore à la préhistoire (tout du moins au Moyen Âge). Ce qui m'inquiète pour l'avenir professionnel de milliers d'étudiants français qui croient toujours que les souris sont des animaux nuisibles dont il faut se débarrasser avec des graines empoisonnées.

Mentionnons encore le fait qu'il soit rare qu'un étudiant français adresse la parole à l'un de ses professeurs avant d'être au niveau maîtrise, et vous aurez une bonne idée du tableau général des études universitaires en France.

Cependant, il y a quand même du bon qui ressort de cet invraisemblable dinosaure (ou mammoth, ainsi que l'a qualifié notre ministre de l'Éducation lui-même) qu'est l'éducation nationale française en général et l'université en particulier.

Je dois admettre que les connaissances scientifiques et surtout épistémologiques des étudiants français me semblent plus solides, d'une manière générale, que celles de leurs homologues québécois. Les étudiants français sont soumis à une obligation de rigueur et de maîtrise des connaissances qui me semble absente du système nord-américain. Tout l'écart m'est apparu un jour où, lors d'une conférence où nous devions jouer les rôles de décideurs pour des pays en voie de développement (décidément, ces Québécois sont très joueurs), une des étudiantes de mon groupe m'a demandé où était la République Démocratique du Congo que nous devions sauver de tous ses maux. J'en suis restée baba.

Rien n'est jamais parfait. Mais il devrait pourtant être possible de trouver un juste équilibre entre les deux systèmes afin que tous les étudiants québécois sachent enfin où se trouvent la République Démocratique du Congo (au milieu de l'Afrique) et que tous les étudiants français sachent enfin ce qu'éprouvent réellement les paysans du Tiers-monde! ☹

LA REINE NOOR DE JORDANIE À
MCGILL:

Paix au Moyen-Orient

par françois caron

Une légion de personnalités s'est donné rendez-vous mardi dernier à la salle Pollack, chacun y allant de son petit discours, afin de ne surtout pas manquer le passage à Montréal de la reine Noor de Jordanie.

La reine Noor est en effet la porte-parole internationale du Programme en société civile pour le rétablissement de la paix au Moyen-Orient de McGill. Ce programme, financé par de généreux donateurs qui avaient payé 250 dollars pour avoir le privilège d'entrer, accueille chaque année 12 étudiants originaires de la Jordanie, d'Israël et de la Palestine.

Ceux-ci se voient accorder une bourse de deux ans leur permettant de passer un an à McGill, où ils acquièrent des bases théoriques en économie sociale et apprennent à collaborer entre eux, et un an dans leur pays d'origine, où ils doivent implanter un projet au niveau local. Un microcosme pacifique dans un monde de brutes.

Orchestrée par Greta Chabers, Gouverneur émérite de l'Université, la soirée a débuté par l'accueil de Pierre Bourque, qui a rappelé ses nombreuses visites à Jérusalem et en Israël. Il s'est dit impressionné par ce qu'avait fait la reine et a souligné l'importance de la paix au Moyen-Orient pour l'avenir de la paix dans le monde, arguant à qui mieux mieux que Montréal compte 160 langues et se veut un modèle pour le monde.

Louise Harel étant absente, «affaires budgétaires obligent», c'est David Pane qui représentait le gouvernement Bouchard (dont il a écorché le nom à deux reprises). Il a tenu à féliciter l'Université McGill qui «contribue depuis de nombreuses générations et d'une façon remarquable à l'essor de la vie académique et institutionnelle québécoise et demeure toujours un milieu innovateur qui ne connaît aucune frontière géographique». Le public était conquis.

Lise Thibault, la Lieutenant-gouverneur du Québec, a tenu à remercier «tous ceux qui ont contribué à construire des ponts pour faire en sorte que les jeunes d'aujourd'hui apprennent à se respecter, à s'aimer, à rêver ensemble d'un monde qu'on peut leur faire découvrir». Elle s'est également montrée «enthousiaste» devant le projet de l'Université qui a «décidé de faire autrement».

La ministre de la Coopération internationale, Maria Minna, a ensuite tenu à rappeler que l'Agence canadienne de développement international avait appuyé ce programme et que «la paix et la pauvreté ne peuvent coexister de manière durable».

Et enfin, la reine...

Est ensuite venu le moment tant attendu et tant applaudi de l'intervention de la reine, qui s'est exprimée en français, en anglais et en arabe. La reine de Jordanie a annoncé des progrès substantiels d'ici la fin de l'année dans les projets déjà mis en place, mais a déploré que le Moyen-Orient demeure la région du monde comportant le plus de réfugiés et ayant le plus haut taux de dépenses militaires par rapport au PNB.

«La définition de la sécurité change, pas seulement la sécurité contre les guerres mais aussi la sécurité contre les inégalités sociales et économiques, les droits de l'homme, la marginalisation et la pauvreté»

reine Noor de Jordanie

et la pauvreté» a déclaré la reine de Jordanie, précisant que son pays souffre de manière croissante du chômage et des privations: «30 p. cent des Jordaniens vivent en-dessous du seuil de pauvreté». Selon la reine, la paupérisation de la société et la concentration financière entre les mains d'une minorité riche est aujourd'hui une autre cause d'instabilité et de conflits.

Elle a évoqué la mémoire de son mari, le roi Hussein décédé l'an dernier, parlant d'un homme «qui croyait profondément au développement de l'éducation et de la tolérance dans le processus de paix, au pouvoir de la médiation et de la réconciliation, [...] qui avait démontré qu'un individu peut faire la différence».

La soirée fut également ponctuée d'intermèdes musicaux interprétés par Julie Nesrallah, ancienne étudiante à McGill d'origine libanaise, et dont Sheila Finestone a très bien résumé la prestation: «si le monde pouvait toujours chanter l'amour comme Julie, on n'aurait pas eu à mettre en place ce programme».

À noter toutefois l'absence regrettée des étudiants bénéficiaires du programme qui, hormis de brefs témoignages vidéo, n'ont pas eu la possibilité d'exprimer leur vécu, pourtant beaucoup plus enrichissant que des beaux discours... ☹

**«la paix et la pauvreté ne peuvent coexister de manière durable»
reine Noor de Jordanie**

[Conférence]

Joe Clark à McGill

par verki michael tumteng

C'est un Joe Clark détendu et plein d'humour qui a rencontré la population mcgilloise mardi dernier, au Pavillon Shatner. L'ex-Premier ministre du Canada et actuel leader du Parti conservateur (à la tête de 18 députés au Parlement) a prononcé un discours portant sur le climat politique au pays et la situation du Canada sur le plan de la fiscalité et de l'éducation supérieure.

«Un profond changement est en cours au Québec» a-t-il déclaré d'emblée, s'appuyant sur les publications récentes d'Alain Dubuc, éditorialiste à *La Presse*. Clark avait remarqué le désir de la majorité des Québécois de tourner la page sur les débats constitutionnels et d'affronter les défis technologiques et économiques d'aujourd'hui. «Le paysage politique a changé» a-t-il dit, ajoutant que la situation actuelle nécessite un «fédéralisme coopératif», selon les mots de l'ancien Premier ministre Lester B. Pearson. Faisant écho au NPD et au Bloc québécois, il a critiqué la loi sur la clarté référendaire, adoptée récemment par la Chambre des communes à Ottawa, qui, selon lui, relève du passé.

Joe Clark s'est surtout inquiété d'un récent sondage révélant que 77 p. cent des Québécois ne font plus confiance aux partis politiques: «Les institutions publiques ne répondent plus aux besoins d'une population mieux éduquée et plus sceptique. Il existe un énorme cynisme à l'égard du processus politique.» Il a déploré l'opposition divisée à Ottawa, source d'arrogance de la part du gouvernement, prenant comme exemple le scandale au ministère du Développement des res-

sources humaines. Pour éviter qu'une telle situation se reproduise, M. Clark propose la création d'une agence indépendante du parlement et des fonctionnaires, qui serait responsable des subventions aux entreprises.

«Depuis son entrée au pouvoir en 1993, le



Joe Clark: «Le gouvernement Chrétien n'a introduit aucune initiative courageuse.»

CÉLINE HEINBECKER

gouvernement Chrétien n'a introduit aucune initiative courageuse» a lancé M. Clark dans une rare sortie partisane. «Dans un pays comme le Canada, qui est inextricablement lié à l'économie mondiale, il faut agir audacieusement.» Selon lui, le dernier budget fédéral laisse le Canada avec l'un des plus importants taux de taxation des pays de l'OCDE et du G7: «Le budget aurait dû réduire les impôts de façon beaucoup plus dramatique.»

Les étudiants ne seraient pas en reste: Clark promet qu'un gouvernement conservateur réintroduirait l'argent qui a été enlevé des transferts sociaux aux provinces, tout en respectant le fait que l'éducation relève d'une juridiction provinciale, et qu'on ne peut alors obliger les gouvernements provinciaux à dépenser cet argent en éducation. «Il vaut mieux encourager les gouvernements (provinciaux) à investir en éducation, et non dicter. C'est pour cette raison que je pense que les Bourses du millénaire ont été une erreur. Les gouvernements plus proches des citoyens doivent prendre les décisions.» Kevin McPhee, vice-président aux finances de l'AEUM, va dans ce sens: «Les Bourses du millénaire ont pris une année de plus au Québec (que dans les autres provinces). Une politique plus coopérative aurait profité aux étudiants.»

Avec un taux d'endettement moyen de 25 000 dollars, le fardeau fiscal des étudiants universitaires au Canada est préoccupant. M.

Clark a proposé deux mesures afin de l'alléger: un programme de remboursement lié à la capacité des diplômés d'en assumer les frais et un remaniement du système de taxation qui ferait que les citoyens ayant un revenu inférieur à 12 000 dollars – ce qui est le cas pour bon nombre d'étudiants – ne seraient pas imposés. Il faut noter que la première mesure a déjà été réclamée par plusieurs associations étudiantes à travers le pays.

Les propos de Clark ont laissé sceptique Jeremy Farrell, le vice-président à la communauté et aux affaires gouvernementales de l'AEUM qui entrera en poste en mai, selon qui la politique fiscale du Parti conservateur met en doute la viabilité de ses initiatives en matière d'éducation supérieure: «On a l'impression qu'il change de discours selon l'audience. Ses idées sont intéressantes, mais j'aimerais savoir d'où viendrait l'argent pour financer à la fois des baisses d'impôt et un réinvestissement en éducation.»

Les réactions de la part des étudiants étaient partagées. «J'étais agréablement surpris» dit Allan Hamson, étudiant en Sciences politiques. «Mais je ne pense pas qu'il a vraiment répondu aux questions. Il a évité de parler de plusieurs sujets.» a-t-il ajouté. Il faudra encore attendre encore quelques mois pour la Convention de Québec, qui aura lieu du 12 au 14 mai. C'est alors que les membres du parti se réuniront, et que les politiques d'un gouvernement conservateur dirigé par Joe Clark seront éclaircies. ☉

[Commentaire]

SEMAINE D'ACTION CONTRE LE RACISME

J'suis pas raciste. Ah non?

par dan israel

Le thème de cette semaine d'action contre le racisme parle de lui-même: «J'suis pas raciste, c'est juste que...» C'est juste que quoi?

Pour avoir souvent discuté d'un tel sujet avec des amis, j'ai une impression étrange: j'ai déjà entendu cette phrase quelque part. À chaque fois, elle a déclenché des discussions interminables, et de toutes ces conversations, le même sentiment est ressorti. Celui d'une confusion et d'une absence de repères. Les gens ne savent pas ce qu'est le racisme. Alors comment prétendre le défendre si on ne peut pas le définir?

Tout d'abord, mettons les choses au clair. Non, le fait de ne pas aimer la nourriture chinoise, ce n'est pas du racisme. Non, connaître quelqu'un appartenant à un groupe ethnique distinct et ne pas l'apprécier en tant que personne ne fait pas de vous un raciste, tant que ce sentiment n'est pas lié à son appartenance à ce groupe.

Mais le contraire est aussi vrai. Ce n'est pas parce nous connaissons et apprécions une voisine coréenne ou un ami noir que nous ne sommes pas racistes.

Je crois que le racisme commence avec le fait de distinguer un groupe défini par l'appar-

tenance ou les coutumes de ses membres, et de le mettre à part. Ce premier pas franchi, il est beaucoup plus facile de discriminer, critiquer ou même porter aux nues ce groupe. Il y a des formes classiques de racisme, qui vont de l'infériorisation à la volonté d'extermination, en passant par l'exploitation et la violence contre un groupe donné. Aujourd'hui, ces manifestations racistes sont reconnues comme telles, combattues et condamnées dans la plupart des sociétés. Et vous trouverez partout des gens qui diront que «vraiment, le racisme, c'est mal».

Je me réjouis de cet état de choses, même s'il est loin d'être partout reconnu ou accepté. Ce qui m'inquiète beaucoup plus, c'est une propagation diffuse du phénomène, qui s'éloigne de la définition originale du racisme, c'est-à-dire la croyance en une différence entre les «races». Une conviction qui amène à désigner certaines cultures comme «inférieures» et d'autres comme «supérieures».

Aujourd'hui, ce qui me préoccupe, c'est la peur de l'étranger, de l'autre. Sa différence

nous renvoie à un monde dans lequel les frontières ont tendance à disparaître et où l'on est confronté à d'autres cultures, pour la plupart mal connues. La peur suit de très près, avec le refus d'accepter l'autre dans sa différence.



Semblables malgré les différences

MÉLISA MARTIN

Le lieu commun qui consiste à dire: «Je ne suis pas raciste, c'est juste que je ne supporte pas les musulmans parce qu'ils enferment leurs femmes» me semble symptomatique de cette méconnaissance d'une culture différente de celle des pays occidentaux. L'Islam, comme les deux autres religions monothéistes, indique que le rôle des femmes est de s'occuper du foyer et des enfants. Après, chacun est libre de suivre cette recommandation ou non, comme chacun a le choix

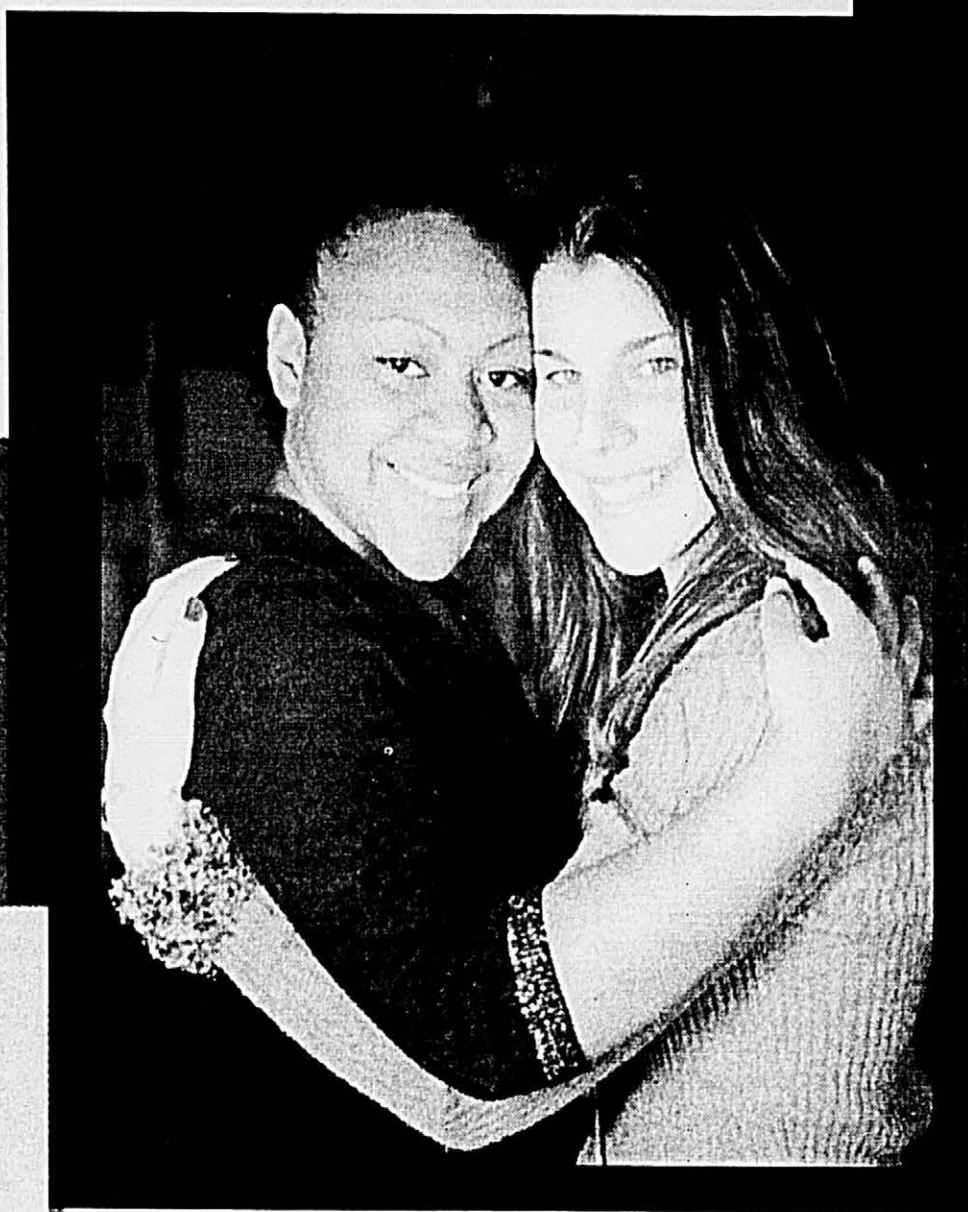
de respecter le Carême ou le Shabbat.

Ce n'est pas parce que certains sont bornés, fanatiques ou tout simplement attachés à une croyance qui cohabite mal avec le mode de vie de ce siècle qu'on a le droit de dire que tous les musulmans sont détestables.

Le problème, c'est ceux qui profitent d'un caractère particulier à la culture d'un groupe, caractère qu'ils n'approuvent pas ou ne comprennent pas toujours, pour critiquer et rabaisser tout le groupe.

Une caricature extrême pourrait être de dire que les Québécois sont haïssables parce que la majorité d'entre eux sont catholiques et que le chef des catholiques, le Pape, est contre la contraception et l'avortement, ce qui peut sembler inacceptable.

L'exemple de la religion est peut-être le plus facile, mais je pense qu'il en est de même pour toute coutume ou caractéristique se rapportant à un groupe. Au risque de paraître idéaliste ou totalement naïf, je conclurai simplement en disant que le racisme est un danger pour la société puisqu'il met en péril les rapports de ses membres, et que c'est le devoir de chacun d'expliquer, de convaincre ou tout simplement de combattre. Et pas simplement cette semaine. ☉



***Semaine
d'action
contre le
racisme***



MGR TURCOTTE EN ENTREVUE

[rencontre]

Les jeunes feront l'Église

propos recueillis par François Caron

Alors que le Pape a demandé pardon le 12 mars dernier pour les erreurs passées de l'Église, que la communauté catholique est dans le temps du Carême et vit le grand Jubilé, Mgr Turcotte, le chef de file de l'Église québécoise a rencontré le *Délit* pour parler de sa vision de l'Église, des jeunes et de leurs enjeux communs pour ce nouveau millénaire.

Délit français: Le Vatican a déclaré l'an 2000 «année Jubilaire». Est-ce un grand coup médiatique de l'Église ou y a-t-il de réelles motivations derrière?

Mgr Turcotte: Je ne crois pas que ce soit un coup médiatique, mais il y a un aspect médiatisable parce qu'au fond, s'il y a une année 2000, c'est parce qu'un jour il y a eu un bonhomme qui s'appelait Jésus-Christ.

C'est issu d'une très vieille tradition et c'est étonnamment moderne. Chez les Juifs, tous les sept fois sept ans, ils faisaient une année Jubilaire et il était conseillé de poser un certain nombre de gestes. Entre autres, on libérait les esclaves, on remettait les dettes, et on laissait reposer la terre, donc tout l'aspect écologique.

Le Pape s'est inspiré de cela et a demandé à toutes les Églises catholiques du monde de se préparer. Ici, on avait besoin d'un synode, donc de poser des questions très largement à tout le monde pour savoir ce que vous aimez, ce que vous aimez moins et ce que vous voulez qu'on change. Autrement dit, on a ouvert la machine pour dire aux gens «venez nous dire le type d'Église que vous voulez pour l'an 2000».

Vous proposez que le Jubilé soit l'occasion d'une réduction importante, sinon d'un effacement total, de la dette internationale des pays pauvres. Quel impact pensez-vous que votre démarche puisse avoir sur les instances politiques?

Ça a eu un très large impact et ça a été reçu fort agréablement par beaucoup de pays. Le Canada a remis une bonne partie des dettes, particulièrement aux pays qui ont subi l'ouragan Mitch. Il y a eu une pétition à travers le monde qui a remporté des millions de signatures, pas moins de 1,5 millions de signatures au Canada. C'est une idée qui, pour moi, est très significative.

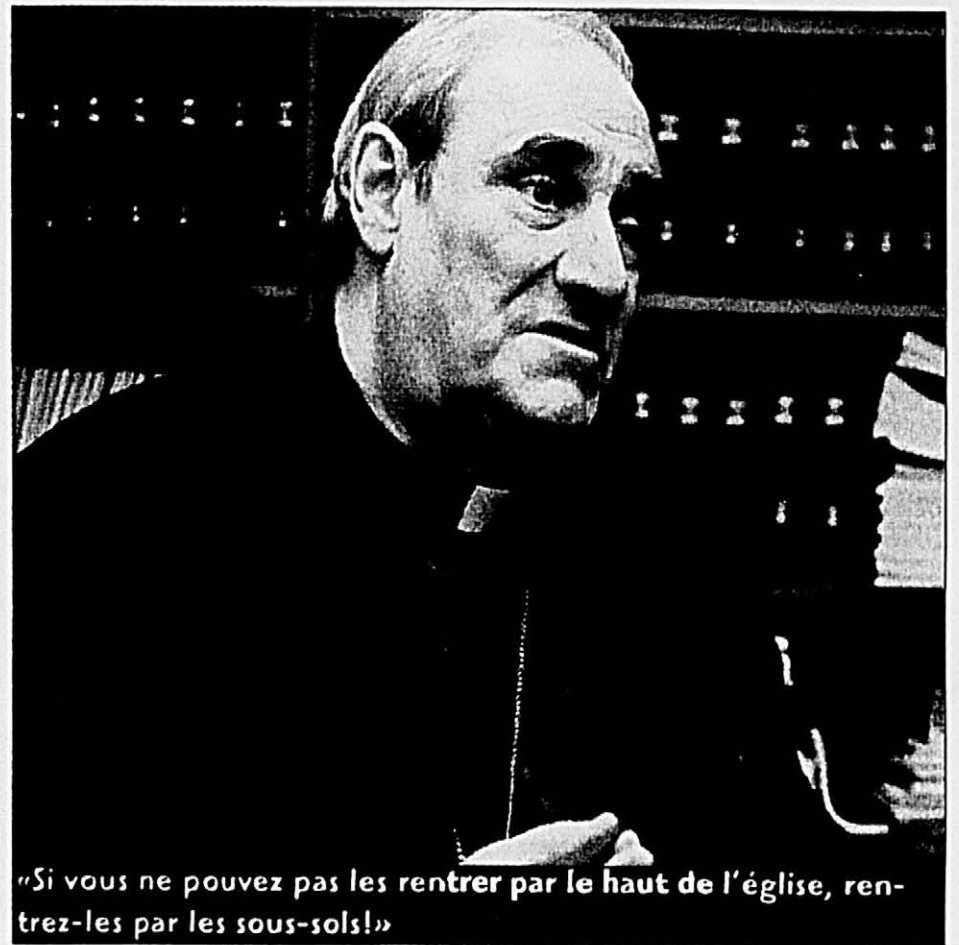
L'un des événements phares du Jubilé devrait être les Journées Mondiales de la Jeunesse, qui auront lieu à Rome en août. Quelle importance cela doit-il avoir pour les jeunes Québécois, pratiquants ou non?

Je pense que c'est une occasion absolument extraordinaire et je peux dire qu'ici, à Montréal, jusqu'à maintenant, on a plus de 450 jeunes qui vont aller à Rome, soit une centaine de plus qu'à Paris.

Et ça on le doit à Jean-Paul II qui a eu cette intuition de bâtir les JMJ comme une espèce de pèlerinage. Il y a un aspect «vie difficile». Les jeunes partent dans des conditions précaires. Il y a un aspect «vie en commun». À Longchamp, il y avait un million de jeunes et on manquait de place!

Et ça attire les jeunes pourquoi? C'est pas nécessairement parce que ce sont de gros pratiquants. Il faut reconnaître que les jeunes ne viennent pas beaucoup user leurs fonds de culotte dans les églises. Je pense qu'ils ont besoin de valeurs spirituelles. C'est pas drôle d'être jeune aujourd'hui. Alors pourquoi les jeunes sont-ils attirés par le Pape? C'est quand même pas un être à sex-appeal! Je pense qu'ils reconnaissent en lui un être qui est vrai, qui n'a jamais dévié de l'idéal qu'il s'est fixé. Les jeunes sont attirés par ça. Et puis le message il n'est pas «gai gai» pour les jeunes, il est dur.

Je pense qu'on a l'occasion de leur proposer, pas d'imposer, quelqu'un qui est vrai, qui a un message qui convient encore au monde: tous les hommes sont égaux, quelles que soient la



«Si vous ne pouvez pas les rentrer par le haut de l'église, rentrez-les par les sous-sols!»

couleur de leur peau, leurs orientations sexuelles. On doit prendre une attention toute particulière aux plus faibles, aux malades. Les jalons de tout ça, c'est l'égalité foncière de la vie humaine dans l'Évangile. Le Pardon. Si tu veux rendre ce que l'autre t'a fait, ça n'en finit plus.

C'est pour ça que les JMJ sont très importantes, c'est une nouvelle façon de présenter la foi aux jeunes, parce que la façon traditionnelle, c'est pas la voie que les jeunes fréquentent.

Il y a néanmoins un désintérêt croissant des jeunes pour l'Église...

Oui et non dans ce sens que ça dépend de quel type d'Église. Je dis souvent à mes curés: «Si vous ne pouvez pas les rentrer par le haut de l'église, rentrez-les par les sous-sols». Quand tu mets des locaux à la disposition des jeunes, ils sont là. Il y a encore des mouvements de jeunes. Alors c'est sûr qu'ils n'ont pas un intérêt à reprendre l'Église de chrétienté qu'on a connue mais à reprendre les buts de l'Église qui sont d'annoncer le message de Jésus. Et ils feront l'Église, différente sans doute, mais peut-être plus belle que celle d'aujourd'hui.

Toujours dans le cadre du Jubilé, le Pape a présenté le 12 mars dernier des excuses pour toutes les erreurs commises par l'Église dans le passé. Y a-t-il eu réellement une prise de conscience de ces erreurs pour éviter qu'elles se reproduisent?

Il faut faire des nuances. C'est pas des excuses, c'est une demande de pardon. Des excuses, c'est quand tu reconnais que sciemment tu as fait quelque chose d'incorrect. Le pardon se fait devant Dieu. On reconnaît qu'on n'a pas été à la hauteur. Et ce pardon-là se fait devant les hommes, qui ont été témoins de ce manque d'amour. Mais le pardon est un acte religieux.

À l'occasion du Jubilé, le Pape n'a pas voulu faire un jugement historique. C'est pas non plus une opération masochiste «mea culpa». Il a eu le courage de nous inviter à regarder la mémoire du passé pour éclairer notre agir d'aujourd'hui. Quant aux points qu'il a soulignés, je n'y ai pas participé mais je me dis «est-ce que les attitudes en arrière me concernent?».

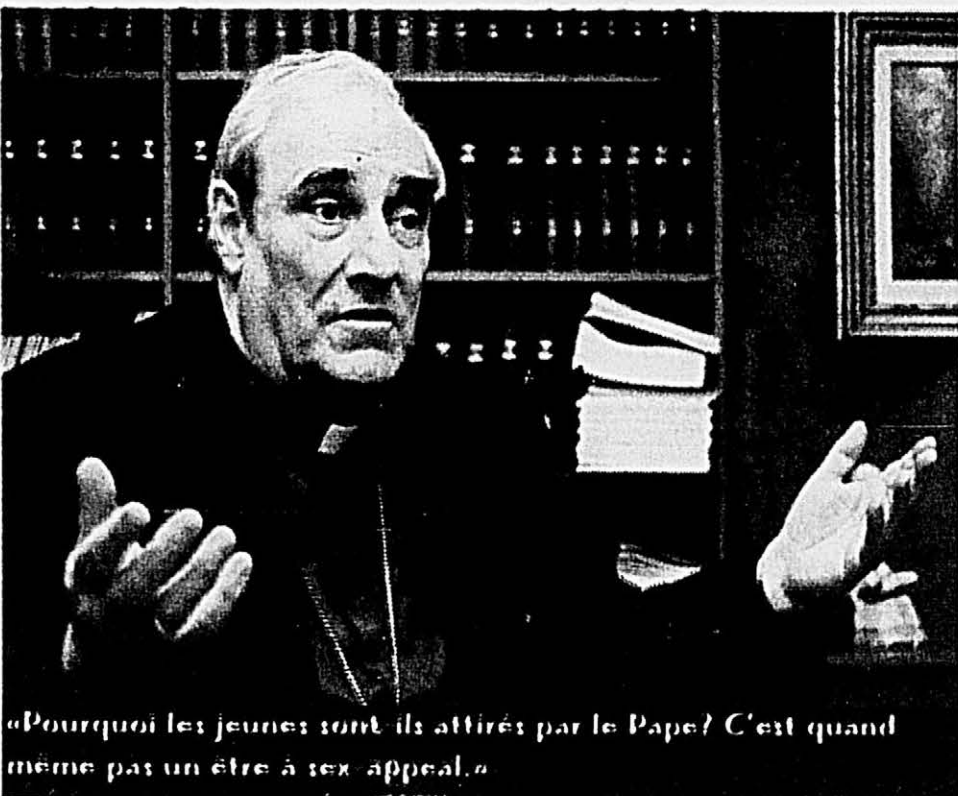
Derrière les guerres de religion, il y a l'idée de ne pas accepter qu'un homme soit différent. Ici à Montréal, est-on accueillant pour les gens? Les Noirs, les anglophones? Ça nous concerne tous et en ce sens c'est un acte très noble.

Dans la lignée de cet acte symbolique du Pape, l'Église québécoise envisage-t-elle de s'excuser pour ses erreurs, notamment les enfants de Duplessis?

Moi je laisse aux historiens le soin de juger ça. Je ne pense pas qu'on ait à revenir là-dessus. Ce qui est important de savoir, c'est la situation que l'on a eue. Notre élite est repartie et les seuls qui sont restés ont été les religieux. Et forcément ils ont été presque obligés de prendre en main des secteurs de la vie sociale. Est-ce qu'on va reprocher cela à l'Église? Toutes ces institutions ont été placées devant des circonstances excessivement difficiles, avec une absence de moyens épouvantable. Alors on a fait notre possible et je pense qu'on n'a pas à regretter.

D'une manière plus globale, quels sont les enjeux de l'Église pour ce nouveau millénaire?

Pour l'Occident, le grand défi c'est d'annoncer Jésus, d'annoncer son message. L'Église a proposé tellement de choses. Le grand défi de l'Église, c'est de revenir à Jésus, à ce qu'on appelle l'évangélisation, à réannoncer Jésus à des personnes qui pensent le connaître mais qui ne le connaissent pas. Qui a lu l'Évangile? La première chose à faire, c'est de le lire. Moi ça fait quarante ans que je me nourris de ça et j'en apprend encore. Il ne faut pas croire aux préjugés. Quand on le découvre, ça peut changer la vie des gens. ☉



«Pourquoi les jeunes sont-ils attirés par le Pape? C'est quand même pas un être à sex-appeal.»

Culture

C U L T U R E

[dancel]

Robert, toujours à la page

par caroline laroche

Robert Lepage, l'enfant prodige du théâtre québécois, est de retour à Montréal

« La pièce [a fini] par faire un parallèle entre les démarches formelles et spirituelles de deux grands maîtres du vingtième siècle: l'architecte Frank Lloyd Wright et le philosophe russe Georgi Gurdjieff. » Par ce simple énoncé, le metteur en scène Robert Lepage embouteillait l'essence de sa création. Et engendrait par le fait même moult élans de curiosité et de perplexité. En tournée mondiale depuis deux ans, *La Géométrie des miracles* fait enfin escale chez nous, dans sa version peaufinée. L'attente aura valu la peine!

On savait que Lepage pouvait se permettre toutes les audaces. Mais encore: 16 tonnes de sable sur scène, une représentation qui dure près de 4 heures... c'est ce à quoi ont eu droit les spectateurs lors de la première mondiale, au World Stage Festival de Toronto en 1998. Le temps et les critiques auront aplani les surfaces et arrondi les angles, afin que *La Géométrie des miracles*, écourtée et toute en maturité, prenne son envol. Lepage et Ex Machina sa compagnie de création, établie à Québec ont su réaliser une fusion harmonieuse entre théâtre et danse, entre l'art visuel et gestuel, ce qui produit une œuvre riche et puissante.

La pièce utilise comme trame de fond la vie de l'architecte américain Frank Lloyd Wright (1867-1959) et ses relations avec le théoricien et mathématicien russe Gurdjieff (1866-1949). Leurs destins s'entrecroisent grâce à Olgivanna, la troisième épouse de Wright et élève de

Gurdjieff. L'architecture de Wright, dite « organique », vise à reproduire l'ingéniosité de la nature par le biais de la conception d'édifices. Pour sa part, le Russe s'emploie à inculquer une conscience à ses élèves via une singulière gymnastique chorégraphiée. Deux maîtres pour leurs disciples assidus, deux hommes d'envergure et d'idées. Deux vies surtout.

Admettons-le, le sujet n'était pas des plus aisés. La dimension spirituelle des deux personnages en question, qui sont peu connus du public, est plutôt difficile à saisir. Mais pour le reste, c'est réussi: la pièce est bien dosée en subtilité, rien n'est trop gros ni trop petit. L'humour est omniprésent et se matérialise dans des clins d'œil qui prennent parfois un caractère enfantin. Une maison de poupées, une auto et un bateau miniatures se substituent à leurs homologues grandeur nature. Quant à la mise en scène, je peux difficilement la qualifier autrement que de géniale. La géométrie de l'espace scénique est sobre (organique?); un écran géant au fond de la scène; un meuble de bois mobile évolue et sert tour à tour de lit, de bateau, de table à dessin, de piano (!). J'abandonne tout de suite la description, qui ne pourrait pas rendre la beauté de la chose dans son ensemble.

Lepage, arborant fièrement l'habit d'artiste polyvalent, s'est ingénié à le faire sentir dans sa pièce. La danse y prend une place importante - d'ailleurs plusieurs comédiens ont une formation en danse, et la chorégraphe

montréalaise Catherine Tardif a aussi mis la main à la pâte. Cependant, on y retrouve aussi de la claquette (Thaddeus Philips, épatant), de l'acrobatie, des ombres chinoises (eh oui! l'écran géant est mis à profit!), du mime. Le personnage de Belzebut, en quelque sorte la voix intérieure de l'architecte, est flambant nu (!) mais possède une gestuelle superbe, intense. Son interprète, le mime Rodrigue Proteau, incarne également un Gurdjieff sublime.

En somme, il est plutôt difficile de traduire l'atmosphère de *La Géométrie des miracles*, de la rendre palpable. L'expérience Lepage est d'avant-garde, mais ne dérive pas nécessairement vers l'inaccessible. J'ai pourtant eu peur pendant la deuxième scène un amalgame expérimental de scènes de la vie de Wright, qui heureusement n'a pas trop donné le ton à la suite. La dernière scène rappelle même le côté « homme de cinéma » du metteur en scène, sur fond de musique disco, pendant que le « générique » défile à l'écran. Cette initiative, tout comme le reste de l'œuvre, fut critiquée par plusieurs. *La Presse* titrait « Géométrie sans miracle », tandis que le *Devoir* répliquait par « Le miracle de la géométrie ». Les fantaisies du réalisateur du *Confessionnal* ne font pas l'unanimité, mais ont le mérite d'ajouter des cahots à une route trop plate. ☉

La Géométrie des miracles, de Robert Lepage
À L'Usine C (514) 521-4493
jusqu'au 1er avril 2000

Flash bédé

par aude maltais

À la recherche du temps perdu – Combray

Texte de Marcel Proust
Adaptation et dessins de Heuet

Puisque le monde se sépare en deux clans, ceux qui aiment Proust et ceux qui ne «sont pas capables», disons d'emblée que j'appartiens au deuxième. Si vous avez comme moi voulu balancer cent fois le bouquin par la fenêtre en lisant «la recherche» (comme disent les branchés), peut-être alors la version bédé réussira-t-elle à vous initier vous aussi au grand maître. Je ne serai jamais une inconditionnelle de ces phrases qui n'en



finissent plus, mais cette fois j'ai quand même compris qu'on pouvait se laisser bercer par leur mélodie. Côté dessin, pas de grande révolution, mais le style plutôt traditionnel convient somme toute au milieu social et à l'«intrigue» du récit. Les phrases sont de Proust, l'adaptation ayant consisté à les choisir. Comme quoi il y avait bel et bien place à faire de l'épuration...

Bilbo le Hobbit
Texte de Tolkien
Adaptation de Charles Dixon
Dessins de David Wenzel

C'est la grande beauté du dessin, alliant plume et aquarelle, qui accroche d'abord l'œil. Puis on est immanquablement plongé dans le monde fabuleux des Terres du Milieu, création fascinante de l'auteur du *Seigneur des Anneaux*, où l'on s'entend avec l'émerveillement d'un enfant les péripéties du petit Hobbit, de Gandalf et des Nains qui, affrontant Elfes, Gobelins et autres Trolls, traversent monts et vaux jusqu'à la Montagne Solitaire où le dra-

gon Smaug veille depuis des lunes sur le trésor des Nains... Monde magique, fantastique, envoûtant, qui change à merveille des tribulations philosophico-existentielles de trop d'écrivains modernes. On ne veut plus sortir du rêve.

La Débauche
Texte de Daniel Pennac
Dessins de Tardi

Un homme volontairement en cage au zoo du Jardin des Plantes. Sur la fiche descriptive: «Homo Sapiens, chômeur, Europe». L'exhibitionniste cause un émoi dans Paris, mais plus encore son suicide. Justin le flic et Lili la vétérinaire mènent l'enquête chacun de leur côté. Histoires d'amour, de pouvoir et d'argent en parallèle, à l'image de la vie occidentale moderne et urbaine. Une bédé menée au rythme d'un roman policier. Montage réussi et résolument cinématographique, traitement parfois cynique, mais toujours avec humour, du monde d'aujourd'hui. Un bon moment. ☉

[mode]

Un spectacle grandiose pour une grande cause

par méliSSa martin

Oubliez les petits défilés de mode organisés par votre ancienne école secondaire ou votre cégep. Celui organisé par la faculté d'administration de McGill promet d'être exceptionnel.

L'excitation de la dernière semaine de préparatifs avant le défilé de mode du 24 mars prochain se faisait sentir chez Moodi et Sasha, deux membres de l'équipe de promotion de pHassion. Pour la septième année consécutive, la communauté de McGill se joint donc à la fondation Farha pour récolter des fonds pour la lutte contre le sida. Par contre, un tout nouveau concept a été mis en place cette année par les organisateurs. L'événement ne sera en effet pas seulement local, mais international afin d'aller chercher le plus de gens possible. McGill se joint à plusieurs sociétés étudiantes de différentes universités (UdeM, Concordia, New York University, University of Toronto, etc.) pour l'organisation et le support dans la lutte contre le sida. Étant donné les nombreux cas de contraction du sida chez les 18-25 ans, pHassion a un double but: effectuer une levée de fonds pour la cause du sida tout en faisant prendre conscience à la communauté que le sida frappe toujours.

Du jamais vu à Montréal

L'équipe de pHassion a atteint son but, soit celui de réaliser le plus grand événement de mode professionnelle ouvert au public. Ainsi, plusieurs des grands noms seront présents: Hugo Boss, DKNY, Diesel, Kookai, BCBG, mais il y aura aussi des designers indépendants comme les finalistes du Concours international des jeunes créateurs de mode. Les mannequins défilent sur la musique de Tiga, le très réputé DJ house du Sona qui représente Turbo Records. En plus, la conception visuelle sera assurée par Parano Studio, une compagnie qui fait affaire avec des maisons de production de films. Il y aura trois caméras digitales pour capter les images et les retransmettre sur écran géant. C'est donc plus qu'un simple défilé de mode, c'est un spectacle multimédia. Les invités seront gâtés puisqu'ils auront tous droit à quelques cadeaux (produit de maquillage M.A.C., magazines, condoms, etc.) et un buffet servi par Olio Café. N'oublions pas que le spec-

tacle aura lieu à la gare Windsor, une salle de réception majestueuse qui fait très «glamour». Toute l'équipe travaille en collaboration avec le même but: celui de récolter de l'argent pour le sida. Conséquemment, la plupart des personnes impliquées dans le défilé ont demandé un petit cachet, ou alors le font bénévolement.

Une promo à la hauteur du défilé

L'équipe de promotion a cherché à élargir la clientèle de l'événement. Pour ce faire, ils ont distribué 70 000 dépliant, collé 8000 posters, ont fait des campagnes de promo dans plusieurs bars (dont le Gert's à McGill), ont contacté les radios, la télévision, des magasins comme HMV, l'un des principaux partenaires. Leur travail leur permet d'espérer de trois à quatre fois plus de monde que l'an passé, soit environ 2000 personnes. Un événement mondain qui risque d'être très excitant! ☉



Moddi Mahmoudi et Sasha Windisch, les organisateurs du défilé

Des Smarties, un condom et un ruban pour le sida vous attendent au Shatner B-07.

Défilé pHassion, à la gare Windsor
Billet: 20\$ Tél: 398-6030

[théâtre]

Travailleurs de tous les pays...

«Penser, écrire ou monter une pièce, cela signifie aussi: transformer la société, transformer l'État, soumettre les idéologies à un examen attentif.» - Bertold Brecht

par gabrielle blanchout

Puntila a ce que l'on nomme le vin aimable. Il est jovial et bon enfant lorsqu'il boit. Mais lorsqu'il est pris d'un de ses «terribles accès de sobriété», ainsi qu'il les définit lui-même, il redevient le propriétaire mesquin et calculateur qu'il est. Matti, son chauffeur, semble plus ou moins s'en accommoder, habitué qu'il est aux caprices et originalités de ses maîtres successifs.

Jusqu'au jour où, lors d'un de ses délires éthyliques, Puntila décide que Matti ferait un très bon époux pour sa fille Eva et un excellent gendre. Les choses se compliquent lorsque la demoiselle se met à envisager sérieusement la question. Il faut dire qu'elle n'est pas particulièrement enchantée par son premier fiancé, un attaché d'ambassade endetté qui pousse la diplomatie à ses degrés les plus extrêmes. Matti hésite, Eva ferait-elle réellement une bonne épouse pour un valet?

Dans cette fable, véritable comédie populaire, Brecht développe le thème, courant dans l'histoire du théâtre, du maître et du serviteur. Mais, chez Brecht, le théâtre n'est pas innocent, et a un rôle à jouer dans la société. Et pour lui, faire populaire, c'est «être intelligible pour la grande masse des gens, reprendre leurs formes d'expression et les enrichir, adopter et fortifier leur points de vue, représenter la faction la plus progressiste du peuple afin de l'aider à entraîner le reste et à se faire comprendre de lui, renouer avec les traditions mais en les faisant progresser, trans-

mettre les réalisations de ceux qui dirigent à ceux qui aspirent à diriger un jour». C'est notamment à travers la multitude de personnages secondaires que Brecht atteint son but. De Surkkala-le-Rouge à Lisou la vachère, du pasteur à Laina la cuisinière, on apprend qu'il ne faut jamais faire confiance aux maîtres et que, de toute façon, ce sont toujours les petites gens qui se font avoir. Et même Maître Puntila, si humain dans ses moments d'ébriété, finit toujours par redevenir ce qu'il est, reléguant ses impulsions égalitaires au rang du paternalisme.

La fin justifie les moyens

Les techniques de mises en scènes de Brecht, comme le choix de décors minimaux et l'introduction de panneaux explicatifs entre les scènes, sont magnifiquement adaptées par le metteur en scène Guillermo de Andréa. Elles servent le propos brechtien par un constant jeu d'identification et de distanciation qui permet au spectateur de réfléchir aux

enjeux de la pièce. Les interludes chantés entre les scènes avec toute la malice de Laina la cuisinière introduisent un suspense qui mène le spectateur tout en douceur jusqu'à la conclusion de cette longue pièce (2h40). Mention spéciale pour l'ensemble des acteurs, qui portent littéralement la pièce avec leur énergie et charment le spectateur par la profondeur de leur jeu.

Cette pièce fut jouée pour la première fois lors de l'ouverture du Berliner Ensemble, la compagnie théâtrale fondée par Brecht à Berlin-Est en 1949 afin d'y jouer ses pièces et d'y enseigner sa technique dramatique. Mais elle reste étrangement contemporaine, peut-être parce qu'elle touche à des thèmes toujours d'actualité: l'enjeu des classes sociales, le besoin de changer la société, les relations humaines. Ou tout simplement parce que Bertold Brecht, témoin et acteur du vingtième siècle, ne veut pas simplement faire passer un message. Il veut changer le monde. Une aspiration qui sera sans doute toujours d'actualité. ☉

Maître Puntila et son valet Matti, de Bertold Brecht
Au Théâtre du Rideau vert (514) 844-1793
Jusqu'au 8 avril

[théâtre]

LES VIEUX NE COURENT PAS LES RUES AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

Les esseulés

...ou quand la mort vient à grands pas

par evangéline faucher

Les vieux ne courent pas les rues s'avère être l'un des plus gros succès populaires de l'histoire du Théâtre d'Aujourd'hui. Nous avons demandé à son auteur, Jean-Pierre Boucher, de prendre le recul nécessaire pour nous parler de son oeuvre, de son succès théâtral, mais surtout de ses répercussions sociales.

Les vieux ne courent pas les rues décrit le quotidien de huit personnes âgées s'ennuyant ferme à la Résidence des Anges. Pour tromper leur ennui, ELLES inventent d'incroyables gamineries qui ne se révéleront pas toujours innocentes. La mort d'une des leurs ainsi qu'une certaine inquiétude pour leur avenir leur feront prendre conscience de l'immense désarroi de leur condition, qu'ELLES réussiront enfin à contrer par un grand geste de solidarité.

Jean-Pierre Boucher, professeur de littérature québécoise et de création littéraire au Département de langue et littérature françaises de McGill, est également nouvelliste. *Les vieux ne courent pas les rues* constituait donc pour lui une toute première expérience dramaturgique. C'est alors que Boucher expérimente ce phénomène parfois décrit par les écrivains: «Un moment donné, carrément, en commençant à écrire, j'ai mis en scène deux ou trois personnages, puis les voix étaient là: elles arrivaient comme si je les avais eu en moi sans en être conscient. (...) C'était vraiment instinctif, cela venait tout seul».

Boucher préférera également ne faire aucune recherche sur la condition actuelle de la vieillesse, préférant se fier à son instinct. «Je pense que si j'avais fait une enquête, j'aurais été incapable d'écrire parce que j'aurais été bloqué au niveau de l'imaginaire. Je me suis interdit d'aller dans la réalité.»

Pour le meilleur et pour le pire

Les vieux ne courent pas les rues sera choisie par René Richard Cyr pour la saison 1999-2000. Dès lors, commence un travail de réécriture tout nouveau pour Boucher, celui qui consiste pour l'écrivain à se départir de son texte pour lui permettre de renaître grâce à la créativité de toute une équipe. «Au théâtre, il ne faut pas que t'aies un esprit de propriété trop fort. C'est sûr qu'il y a certain deuil à faire: tu vois ton texte déchiqueté, trituré, coupé, amputé. Mais je recevais plus que ce que j'abandonnais, et le texte devenait autre chose que des caractères noirs sur le papier: il devenait des voix, il devenait des visages, c'était merveilleux.»

Cependant, ce travail est aussi motivant qu'angoissant, car lors d'une création tout est à faire. D'autant plus que neuf jours avant la première, le metteur en scène René

Richard Cyr opte pour un jeu beaucoup plus sobre, dépouillé, qui aboutira à la présentation actuelle. En une nuit, il refait la mise en scène du tout au tout... Loin de se décourager, l'équipe, qui en a vu d'autres, se remet au travail. «Ils ont été très courageux, rappelle Boucher. On ne

amené à traiter de ces thèmes, il demeure d'abord évasif; pourtant, à l'écouter, on devine bientôt que c'est par humanisme: «Très honnêtement, je n'ai jamais fait le projet d'écrire une pièce sur le vieillissement. Tout simplement, comme une éponge, j'ai absorbé ce qu'il y a dans notre société. La pièce a peut-être le mérite de le faire sortir pour la première fois au théâtre de chez nous».

«Ce dont il est question dans cette pièce, c'est non seulement du sort des vieux, mais également du droit à la mort. Je crois que dans vingt, vingt-cinq ans, on va offrir aux gens de mourir quand ils veulent et d'une manière digne.

Je pense qu'on va arriver à ce droit à la mort et pour moi ce sera un immense progrès.»

Un phénomène social

Au-delà du succès dramatique, c'est la réflexion sociale qu'aura su provoquer la pièce qui surprend son auteur. «Il y a un phénomène collectif, qui dépasse le théâtre, puisque ce sont maintenant les émissions d'affaires publiques qui nous invitent. On est allés à Claire Lamarche, à Louise Deschatelet, la semaine prochaine c'est «Maison neuve à l'écoute.»

René Richard Cyr et Jean-Pierre Boucher s'attendaient aux réactions les plus diverses. Aux dires de l'auteur, sa pièce est «déstabilisante parce qu'il y a des bouts comiques, des bouts

tragiques. Il peut arriver, lors de scènes très lourdes, que des gens rient à contre-emploi comme si c'était pour eux une façon d'expulser la tension qui est là. C'est très bizarre.» Par ailleurs, Boucher était loin de s'attendre à ce que «cette pièce (puisse) s'adresser à des jeunes. Or il en a beaucoup qui y vont et qui sont très touchés par la pièce, ça leur fait parfois prendre conscience qu'ils ont des grand-parents qu'ils ont perdus de vue et leur réaction c'est d'aller les voir».

Nous avons également appris que des propositions d'adaptation cinématographique de l'oeuvre auraient été faites à l'auteur. Mais ne vous en faites pas pour Jean-Pierre Boucher, si *Les vieux ne courent pas les rues* ne lui appartient plus tout à fait, il a déjà commencé à écrire d'autres belles pièces qui seront pour lui seul... jusqu'à ce que nous courrions pour aller les voir. ☉



Claude Gai, Janine Sutto, Huguette Oigny, Pierre Collin et Monique Mercure dans *Les vieux ne courent pas les rues* de Jean-Pierre Boucher

savait pas comment les gens allaient prendre ça. Mais finalement ça a marché. Il n'y a pas un vieux que j'ai rencontré qui m'a dit qu'on se moquait d'eux. Au contraire, ils sont touchés, ils rient.»

Un choix judicieux

Cette pièce, qui réussit à faire passer par le rire des thèmes comme ceux de l'exclusion sociale de la vieillesse, doit certainement une bonne part de son succès à sa distribution. En choisissant de mettre en scène des comédiens relativement âgés, Brassard, Cyr et Boucher ont misé juste. En effet, on ne peut qu'être profondément touché lorsque l'on regarde de belles vieilles dames comme Huguette Oigny ou Janine Sutto livrer au public une réalité qui pourrait bien être la leur. Boucher explique: Ça a été un choix très important, mais on était conscients qu'ils se mettaient eux-mêmes dans une position doublement vulnérable. D'une part, ils nous montrent qu'ils sont encore capables de bien des choses. D'autre part, on ne peut pas leur faire faire des pirouettes.»

Signe des temps

Lorsqu'on demande à Jean-Pierre Boucher ce qui l'a

Les vieux ne courent pas les rues, de Jean-Pierre Boucher
Théâtre d'Aujourd'hui (514) 282-3900
Jusqu'au 25 mars 2000
En supplémentaire du 28 mars au 1 avril 2000

[théâtre]

Peine perdue!

par julie rouleau

Il en faut peu au coeur romantique pour être transporté vers des mondes d'exaltation divine ou de spleens infernaux. Une simple scène d'amour et le voilà à fleur de peau. Pourtant, *Peines d'amour perdues*, une pièce où les prétextes aux scènes d'amour ne manquent pas, laisse même un coeur sensible de glace.

Comédie écrite par le très célèbre dramaturge anglais William Shakespeare, *Peines d'amour perdues* se veut une oeuvre abordant les thèmes de la tentation sexuelle et de la séduction. En ayant assez des plaisirs et des frivolités, Ferdinand, roi de Navarre, propose aux trois seigneurs de sa cour un pacte selon lequel ils promettent de consacrer les trois prochaines années de leur vie exclusivement à la pensée et à l'étude. Quelque peu inconscients des conséquences d'un tel sacrifice sur leur vie mondaine, les quatre hommes acceptent d'emblée, se voyant déjà encore plus savants. Mais voilà que l'arrivée de la princesse de France, accompagnée de ses trois suivantes, vient bouleverser les plans des seigneurs bien intentionnés. Tombant amoureux chacun à leur tour, les quatre

comparses manigancent tours et cachotteries pour déclarer leur amour sans faillir à leur promesse devant leurs compagnons.

Du plomb dans l'aile...

Alors que *Peines d'amour perdues* promet des moments cocasses et d'autres plus tendres, elle faillit à ses tâches. La pièce, qui se veut une comédie, ne fait jaillir aucun éclat de rire. Pourtant, elle est reconnue parmi les oeuvres de Shakespeare pour ses nombreux artifices volontaires du langage et ses jeux de mots amusants (quelques 200 différents dans la version originale anglaise). Erreur du traducteur? Maurice Roy, à qui est revenu le travail de traduire ce texte en français, n'a certainement pas eu la tâche facile. Il s'agit véritable-

ment d'un tour de force que de transposer un humour d'une langue à une autre, d'une culture à une autre. Malheureusement, Roy n'y parvient pas, mis à part cette scène où le pasteur et le maître d'école composent un poème sur la chasse, hésitant quant à l'emploi du mot « herre » qui est en fait un « cerf sans c » (sensé).

D'autre part, les scènes d'amour entre les huit personnages atteints par les flèches de Cupidon ne donnent pas lieu à des palpitations chez les coeurs sensibles. Il est vrai que la pièce est avant tout une comédie, d'où le traitement humoristique des jeux de la séduction, mais il n'en reste pas moins que le sentiment d'amour doit être vrai. Ce n'est malheureusement pas le cas avec *Peines d'amour perdues*. Le spectacle donne lieu à des envolées lyriques sans profondeur. Les comédiens ont du mal à cristalliser cet amour qui, supposément, les habite.

...n'empêche pas de voler

Heureusement, le support technique de la pièce est digne de mention. Les décors sont en effet bien pensés et habilement utilisés. L'idée des images projetées sur la toile arrière pour donner divers décors est ingénieuse, d'autant plus que les ombres sont plus vraies que nature. Quant aux costumes, nul besoin de dire qu'ils font rêver tous les amateurs: robes à cerceaux et corsets, masques de soirée, perruques et maquillage chez les demoiselles; bottes de cuir montant jusqu'aux cuisses, chemises blanches, par-dessus de velours et épées effilées chez les hommes. Le chevaleresque à son meilleur, quoi!

Une jeune distribution

Pour cette pièce, la metteuse en scène, Manon Vallée, a décidé de miser sur la relève du milieu théâtral. Dans la distribution, on retrouve en effet des noms encore inconnus ou alors de récentes découvertes: Hugo Giroux (Ferdinand), Bruno Marcil (Biron), Frédéric de Granpré (Longueville), Clermont Jolicoeur (Dumaine), Anick Lemay (la princesse de France), Hélène Bourgeois-Leclerc (Rosaline), Véronique Clusiau (Marie), Julie Le Breton (Catherine) et d'autres encore. Voulant sans doute donner un coup de pouce aux jeunes comédiens qui veulent se tailler une place au soleil, Manon Vallée nous donne la chance de découvrir les talents de Hugolin Chevrette-Landesque (La Motte), de Bruno Marcil (Biron) et de Hélène Bourgeois-Leclerc (Rosaline). Avec leur fraîcheur et leur justesse, ces comédiens se démarquent de la troupe.

Somme toute, *Peines d'amour perdues* déçoit. C'est dommage puisque l'effort de la troupe est significatif. Pourtant, on a beau se dire qu'un dialogue du tonnerre se cache dans la prochaine scène, que la blague sera plus drôle dans la prochaine envolée, que c'est le rythme de la pièce qui fait que l'acte semble ne plus finir, on décroche. C'est peine perdue! ☹

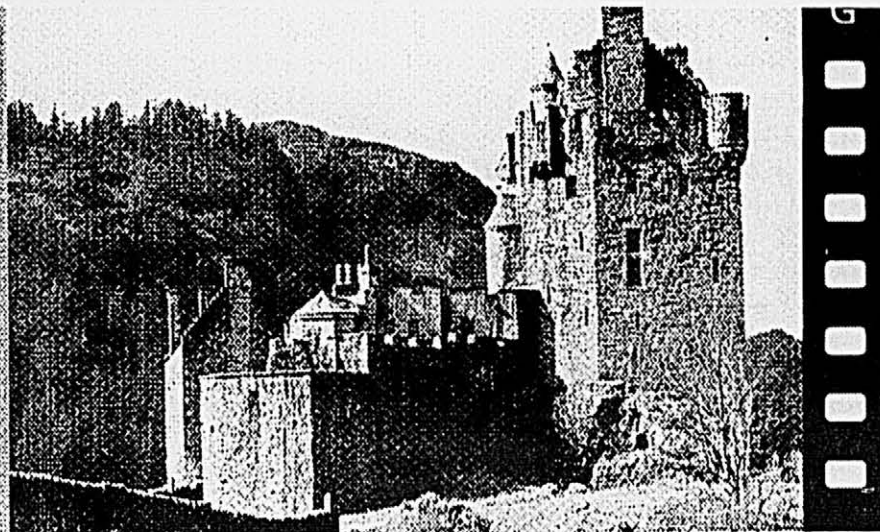


Charmes de L'ÉCOSSE

avec l'explorateur SERGE OLIERO

LES GRANDS
EXPLORATEURS

Dans le cadre des Grands Explorateurs, Serge Oliero nous présente le film *Charmes de l'Écosse*. L'Écosse est à bien des égards un pays unique, une terre nordique et fascinante, une nation européenne qui préserve d'une façon parfois folklorique, ses traditions et ses coutumes grâce à un sentiment nationaliste très fort. Les Écossais sont les héritiers d'une longue histoire de luttes permanentes contre les envahisseurs vikings, irlandais, normands, mais surtout anglais. Aujourd'hui, après plusieurs siècles de conflits, la culture écossaise renaît. *Le Délit* offre 5 paires de billets pour la représentation du 28 mars à l'Olympia. Il suffit de vous présenter au B-07 de l'Édifice Shatner.



[création]

La fatma

et l'homme à la valise bleue

par odile bourbigot

C'était la fatma du quartier.

Elle vivait seule dans un minuscule appartement de Côte-des-Neiges. On ne lui connaissait pas de mari, de frère, de soeur, d'ami ou même d'animal de compagnie, à part bien sûr, les inévitables coquerelles de quartier. Elle ne sortait jamais de chez elle, sauf le vendredi, pour aller chercher son chèque du Bien-Être et faire son marché.

Elle n'avait que deux habits de sortie. Un blanc en coton épais pour l'été et un noir en laine brute pour l'hiver. Tout le quartier connaissait son itinéraire par cœur. D'abord, elle allait chez le marchand de fruits et légumes où parfois les taches couleur or de ses yeux bruns brillaient si elle apercevait un petit lot de figues ou de dattes fraîches. Elle passait ensuite au supermarché Steinberg et finalement s'arrêtait à la boulangerie juive Cantor's où elle achetait leurs spécialités, des petits pains au fromage et des brioches fourrées aux graines de pavot, toujours en couples.

Les hommes du coin – les Haïtiens, les Français, les Grecs, les Jamaïcains, les Portugais et même les Juifs – avaient les yeux brillants quand ils la regardaient passer. Les Haïtiens disaient «Bonjour madame», les Français sifflaient, les Grecs faisaient de beaux yeux, les Jamaïcains chantaient «Come here, baby», les Portugais claquaient de la langue et les Juifs, de loin, roulaient leurs tresses du bout des doigts en regardant dans sa direction. Sa robe ample et opaque qui traînait jusqu'à terre était pour eux encore plus invitante qu'une mini-jupe.

Les femmes du quartier l'observaient avec méfiance. Derrière les fenêtres aux rideaux entrouverts d'une main, des dizaines de paires d'yeux la suivaient jusqu'à ce qu'elle disparaisse de vue. Des balcons, toutes les têtes se tournaient sur son passage, même celles des chats perchés sur les rambardes. Les enfants la regardaient avec la bouche grande ouverte et demandaient ensuite à leurs parents ce que c'était. Une Française, dont l'ex-mari avait fait son service militaire pendant la Guerre d'Algérie, répétait inlassablement que ce n'était pas une vraie fatma parce qu'elle montrait les deux yeux. Normalement, disait-elle, une véritable fatma ne doit en laisser voir qu'un seul. Cela n'empêchait pas que tout le quartier la trouvait bien assez réelle comme ça.

Un vendredi que la fatma revenait avec ses paquets en gardant, comme d'habitude, les yeux dirigés vers le sol, les gens qui pensèrent à jeter un coup d'oeil à leur montre s'aperçurent qu'elle était une heure en retard. Et ce n'était pas tout.

Tout le monde vit qu'elle avait à côté d'elle un homme aux cheveux noirs et à la peau foncée qui, d'une grosse main forte lui agrippait l'épaule, et de l'autre, une valise que son bras de géant tenait serrée contre lui comme s'il voulait s'assurer ainsi que personne ne vole le trésor qu'il devait probablement cacher là-dedans.

C'était une valise bleue avec des coins en métal argentés qui rappela aux pères de famille du quartier la vieille malle qui avait traversé la mer avec eux et les avait suivis dans tous leurs déplacements. Les filles et leurs mères, quant à elles, lançaient du coin de l'oeil des regards avides sur la main forte et musclée qui tenait la valise comme si elle portait un enfant ou encerclait la taille d'une femme.

L'après-midi même, quelques hommes du bloc à appartements où logeait la fatma, encouragés par leurs épouses, décidèrent d'aller souhaiter la bienvenue à leur nouvel arrivant et surtout, de connaître enfin celle qui, au fil des mois, avait revêtu sous sa bure toutes les apparences de leurs fantasmes les plus secrets.

Les voisins – et bientôt tout le quartier – apprirent que la fatma avait un nom et que l'homme à la valise bleue, c'était son frère

venu lui rendre visite pour un mois. Ils découvrirent surtout que Karine et Asim étaient en réalité des gens ordinaires comme eux, quoique les hommes ne purent cacher leurs visages longs devant les jambes courtes et le petit cou de celle qui leur avait paru beaucoup plus grande et svelte dans son costume de fatma.

Asim offrit des Molson Dry aux hommes tout en discutant de la loi qui les obligeait à envoyer leurs enfants à l'école française et Karine montra aux femmes le bibelot qu'elle avait placé au milieu de sa table de salon, une grande main de fatma en verre soufflé montée sur une pierre que son frère lui avait offerte en arrivant. Au moment de partir, on s'embrassa, on se serra les mains, on se lança des invitations comme de vieux amis. En disant au revoir, Asim s'écria : «Et moi qui pensais qu'elle ne parlait jamais à personne.» Tout le monde s'en alla en riant de bon cœur et Asim referma la porte.

Dans le hall, en montant les escaliers pour retourner dans leurs appartements respectifs, les femmes racontaient à leurs maris qu'elles savaient maintenant quel trésor cachait la valise bleue qu'Asim avait tenue tout près de son cœur.

Ce soir-là, tous les rideaux furent tirés et les lumières éteintes très vite après souper. Il n'y avait pour l'instant plus aucune raison d'organiser de conciliabules puisque le grand mystère du quartier avait été dévoilé – quoi qu'il y avait toujours la vieille folle du 9B qui pourrait encore les divertir.

Il devait être passé minuit quand les ronflements du bloc à appartements s'interrompirent brusquement au son d'un cri de femme, unique, mais qui sembla, à lui seul, déchirer les deux tympanes de chaque locataire.

Les voisins connaissaient maintenant cette voix, c'était celle de Karine.

Les yeux encore à moitié fermés, ils s'assirent dans leur lit pour pouvoir mieux écouter ce qui se passait. Quand ils entendirent une porte claquer et des pas de course dans le hall d'entrée, ils sautèrent hors du lit pour regarder par la fenêtre.

Figée sur place, la fatma, toute vêtue de blanc, avait la tête tournée vers le visage de son géant de frère. Sous le lampadaire, on pouvait voir que son oeil unique – le gauche étant masqué – était cerclé de rouge et de noir.

L'homme avait posé sa valise bleue sur la poubelle verte en forme de cloche que la ville venait d'installer là à titre d'essai, en vue d'implanter une campagne de recyclage des ordures ménagères.

Tous les yeux aux fenêtres étaient maintenant rivés sur les mains de l'homme.

Il ouvrit la valise avec une clé qui était accrochée à son cou au bout d'une chaîne en or. L'intérieur de la valise était rempli de bouteilles de différentes couleurs et de diverses formes, chacune placée dans un compartiment approprié.

Derrière leurs rideaux maintenant grand ouverts, les femmes y virent des bouteilles de parfum et les hommes, des flasques d'alcool fort.

Pendant que la tête agitée de la fatma répétait, comme une litanie, «Non», la main de l'homme sortit un flacon, le déboucha du revers du pouce et en aspergea le front voilé. Personne ne put voir que la bouche cachée était maintenant béante de cris sans voix. Quand la fatma tomba à genoux par terre, les mains devant le visage, l'homme la tira par la manche de sa robe blanche pour l'aider à se relever et lui dit «Allez, marche».

Aux voisins qui s'étaient dissimulés derrière leur judas pour regarder le couple rentrer à la maison, l'homme à la valise bleue envoya un grand signe amical de la main. ☉

DROITS DE L'HOMME: FENÊTRES SUR
LE MONDE

Le toit du monde

par dan israel

Tout le monde sait que le Tibet est colonisé et occupé par la Chine. Moins de gens connaissent vraiment l'histoire de ce pays, coincé dans l'Himalaya, qui a toujours entretenu des relations particulières avec la Chine des Mandchous. Aujourd'hui, la Chine considère le Tibet comme partie intégrante de son territoire. Que s'est-il passé pour en arriver là?

Si les premières traces historiques d'un État tibétain remontent à 127 ans avant notre ère, le Tibet tel que nous le connaissons a été unifié au VII^{ème} siècle par le roi Songtsen Gampo (620-640). L'Empire tibétain devient alors très puissant et étend son influence jusqu'au Turkestan et au Népal. En 821, un traité de paix est signé avec la Chine, assurant qu'entre les deux pays, «il n'y aura ni fumée ni poussière». C'est à cette époque que le bouddhisme s'installe au Tibet.

Au début du XIII^{ème} siècle, Gengis Khan conquiert la Chine, et le Tibet se soumet à son tour. Il ne se défera de la domination mongole qu'en 1350. Mais en 1642, le Dalai Lama établit son pouvoir sur le Tibet avec l'aide d'un protecteur mongol et maintient par la suite des relations très étroites avec divers princes mongols. Pendant toute cette période, il n'y a pas de lien avec la Chine, alors dominée par la dynastie Ming.

En 1652, le Dalai Lama se rend à Pékin, et dès lors s'établit entre le Tibet et la Chine une relation prêtre/protecteur. Le Dalai Lama est le guide spirituel du premier empereur Mandchou et de son successeur qui établit la dynastie Qing, ces derniers lui offrant en retour leur protection temporelle. C'est ainsi qu'en 1720, l'armée des Qing entre à Lhassa pour chasser les Mongols et en profite pour établir une «supervision» impériale. Les «ambans», représentants de Pékin, deviennent très influents et lorsqu'en 1792 les troupes chinoises poussent une invasion népalaise, le Tibet semble bien près de tomber dans l'orbite chinoise. La frontière entre indépendance et inter-dépendance reste très floue à cette époque.

Un bref moment de répit

Après la mort de l'Empereur Quialong en 1795, le Tibet regagne peu à peu sa liberté, interrompue par une courte occupation des colonisateurs britanniques au tout début du XX^{ème} siècle. En 1911, la première République chinoise est proclamée, provoquant 18 ans de troubles internes dont le Tibet profite pour chasser les Chinois de son territoire et pour proclamer son indépendance en 1913.

Le Tibet demeure alors *de facto* indépendant jusqu'en 1950. C'est à ce moment que les 80 000 soldats de Mao Tsé Toung envahissent le pays. En mai 1951, les Tibétains sont contraints de signer un accord dans lequel ils admettent la souveraineté chinoise sur le Tibet, en échange de la promesse de respecter un large degré d'autonomie.

En fait, cette promesse est très vite trahie et les Chinois mettent en place une véritable politique de colonisation, envoyant leurs hommes peupler le Tibet et le considérant comme partie intégrante de la Chine. Le Nord et le Nord-Est du Tibet se soulèvent contre l'envahisseur en mars 1959 et la répression féroce qui suit ce mouvement de révolte (87 000 morts) marque le début des exactions commises au

Tibet, en particulier pendant la révolution culturelle (1966-1976). Le Dalai Lama et son gouvernement se réfugient en Inde, suivis par plus de 80 000 Tibétains qui demandent l'asile politique en Inde, au Népal et au Bouthan.

Le bilan précis des exactions chinoises n'a jamais été établi, mais on peut estimer que des centaines de milliers de Tibétains sont morts, déportés dans les camps de travail, victimes de la faim, poussés au suicide et même stérilisés. De nombreux Tibétains fuient toujours leur pays et désormais, ils ne sont plus majoritaires dans leur propre pays. Presque tous les 6000 temples et monastères ont été détruits et pillés. Seule une centaine a été reconstruite ou restaurée sur le sol tibétain, ainsi qu'une centaine en exil.



le drapeau du Tibet

Un avenir incertain

Après la mort de Mao en 1976, une plus grande autonomie et une certaine tolérance religieuse sont accordées au Tibet. Les émeutes anti-chinoises de 1987, ainsi que celles de 1988 et 1989 marquent cependant un renouveau du nationalisme au Tibet, suivi d'un nouveau durcissement de la part de la Chine, qui réprime ces explosions dans le sang.

Les Nations Unies ont voté trois résolutions sur le Tibet (en 1959, 1961 et 1965) dénonçant les violations des droits de l'homme et appelant à «la cessation des pratiques qui privent le peuple tibétain de ses droits fondamentaux et de sa liberté, incluant le droit à l'auto-détermination».

La question du Tibet revient sur la scène internationale avec l'attribution du Prix Nobel de la Paix au Dalai Lama en 1989. Depuis, il rencontre les «grands» de ce monde pour plaider la cause de son peuple, prônant une résistance non violente. Il semble qu'actuellement ce problème soit à la mode parmi les jeunes, avec par exemple l'organisation de grands concerts réunissant les stars se sentant concernées simultanément en plusieurs points de la planète depuis trois ans (Tibetan Freedom Concerts). Cependant, cela fait 50 ans que les troupes chinoises ont lancé l'assaut sur le Tibet et les puissances occidentales ne semblent pas prêtes à agir pour que cette situation cesse. ☉

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiant-es et employés-es de McGill (avec carte): \$4.75 par jour, \$4.25 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$6.00 par jour, \$5.00 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS et TVQ). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

OFFRES D'EMPLOI

École des Maîtres

Cours de formation barman(aid) et serveur. Rabais étudant, programme de placement. 849-2828

\$S EARN EXTRA \$S TELEMARKETERS
WANTED Full or Part-time positions.
Hourly wage and commission. 483-6817

Full/Part-time at Subway Restaurant. 1 Place Ville-Marie, 878-1157. Bilingual (Eng/Fre).

TRAITEMENT DE TEXTE

Success To All Students

WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 31 years experience. \$1.25/D.S.P. (same day \$1.50) 7 Days/week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638.

C O U R S

Come and practice your French with francophones. Bilingual Club. Half and half (450) 465-9128.

Travel-Teach English.

5 day/40 hr OTT. Oct 13-17. TESOL teacher cert. course (or by corresp.) 1000's of jobs available. NOW. Free Info pack, toll free 1-888-270-2941.

SERVICES OFFERTS

Massage de relaxation musculaire (sérieux) Prix spécial 25\$\$ durée 1 heure 30m. Pour femme seulement, disponible 7 jours, possible service à domicile. 272-3513 Paulette 854-8987

Annonce: 398-6790

Délits mineurs et autres délires

Abraham au lycée

Le gouverneur de l'Indiana a signé un projet de loi permettant aux écoles et à d'autres institutions d'afficher les Dix commandements dans leurs locaux avec d'autres «documents historiques», et ce malgré la séparation constitutionnelle de l'Église et de l'État. Laissez-moi deviner le tableau: un joli cadre à côté des détecteurs de métaux avec «tu ne voleras pas les cartes Pokémon de ton voisin» et «tu ne tueras pas tes camarades avec le 9 millimètres de Papa»?

— français caron

Le Clan des Siciliens en Suisse

On ne pourra plus parler de «l'acteur français Alain Delon». L'acteur de *Rocco et ses frères*, du *Guépard* et de tant d'autres est en effet officiellement devenu citoyen suisse lors d'une cérémonie au Grand conseil de Genève le 13 mars dernier. Il a déclaré aimer depuis longtemps la Suisse et s'y sentir bien. Ne serait-ce pas plutôt sa société, Alain Delon Diffusion SA, qui s'y sentirait bien? Le Clan des Siciliens n'est plus très loin!

—f.c.

L'eau Blah

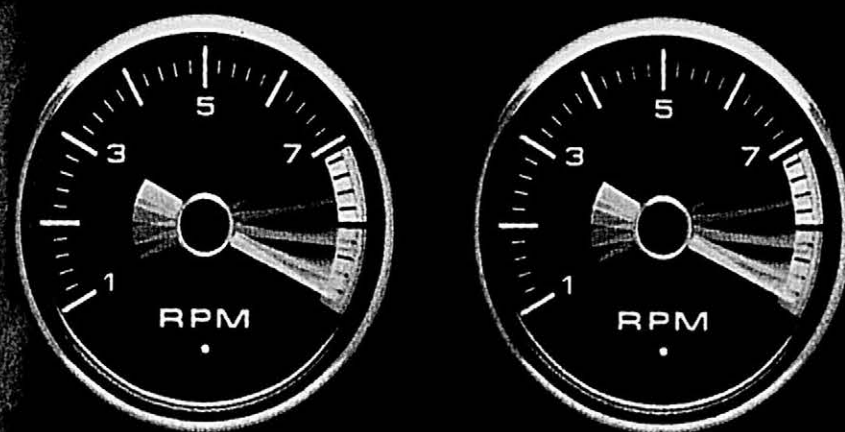
La Cour a récemment ordonné la destruction du nouveau Loblaws de Brossard, parce que le supermarché ne respecterait pas les règlements de zonage de la Ville. Selon Josh Freed, columnist à *The Gazette*, la VRAIE raison de cette décision serait tout autre. En fait, les Québécois auraient peur que les supermarchés de la chaîne ontarienne, dont l'apparence agréable ajoute une dimension jouissive à l'acte de «faire l'épicerie», ne les pousse à acheter plus de produits alimentaires. Et ainsi le peuple québécois voguerait progressivement vers une obésité chronique semblable à celle de nos voisins du Sud...

—caroline laroche

☉

14

Un monde à ta mesure



L'équipe Player's

EN COURSE DANS LA SÉRIE C.A.R.T.